LETTRES

DE

NAPOLÉON

ET

DE JOSEPHINE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

LETTRES
DE
NAPOLÉON
A JOSÉPHINE,
PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE,
LE CONSULAT ET L'EMPIRE;

ET LETTRES
DE JOSÉPHINE A NAPOLÉON
ET A SA FILLE.

Tome premier.



PARIS.
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

1833.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Nous livrons à l'impression les lettres de Napoléon et de Joséphine, qui devaient être publiées en 1825, pour répondre à quelques interprétations hasardées du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Des considérations particulières ont empêché que ces lettres ne parussent alors; la personne que les droits du sang en ont rendue dépositaire nous autorise à les publier aujourd'hui.

Nous pensons que ces lettres offriront tout à la fois un charme plein de douceur, et un intérêt puissant. Tout ce qui vient de Napoléon, et tout ce qui lui appartient, excitera toujours vivement l'attention des contemporains et de la postérité.

Si la philosophie, dans ses hautes méditations, ne recherche que l'influence générale des grands hommes sur leur siècle et sur l'avenir, une curiosité d'une autre nature, et non moins avide, aime à pénétrer dans les replis de leur ame, et à leur demander compte de leurs penchants les plus secrets. Elle aime à savoir ce qu'ils avaient conservé de l'homme, dans les pré-

occupations de leurs projets et l'élévation de leur fortune. Elle se demande de quelle manière leur caractère a modifié leur génie, ou lui a obéi.

C'est cette curiosité que nous espérons satisfaire par la publication de ces lettres : révélations de la pensée intime de Napoléon, reflets de ses premiers mouvements, elles montreront comment sentait, comment parlait le général, le consul, l'empereur, non dans ses discours ou ses proclamations, costume officiel de sa pensée, mais dans les libres épanchements des affections les plus passionnées ou les plus tendres.

C'est une autre face de cette organisation si extraordinaire, de cette vie si active, et il est bon qu'elle se découvre à son tour. Il en jaillira des lumières nouvelles qui serviront à dissiper bien des erreurs, comme à justifier bien des dévouements.

Cette correspondance prouvera, nous le croyons fermement, que le conquérant était humain, le maître du monde bon époux, le grand homme, enfin, homme excellent.

Elle fera connaître aussi la femme qu'il aima si constamment, et qui fut si digne de lui. On y verra que jusqu'au dernier moment il lui prodigua des témoignages

de sa tendresse. Sans doute les lettres de l'empereur Napoléon sont plus rares et plus courtes que celles du premier consul, et le premier consul n'écrit déja plus comme le général Bonaparte; mais partout le sentiment est le même au fond: il ne subit que l'influence nécessaire de l'âge, et ne s'exprime moins souvent, que par respect pour des intérêts plus grands et des occupations plus importantes.

Nous ne ferons aucune réflexion sur le style de ces lettres écrites à la hâte et dans tout l'abandon de l'intimité : on jugera facilement qu'elles n'étaient pas destinées à voir le jour. Nous les publions

toutefois sans y rien changer. Notre amour pour la vérité nous commanderait cette réserve, quand nous ne saurions pas que trop souvent, corriger, c'est profaner! Seulement, comme quelques personnes y étaient peut-être trop sévèrement jugées, on a cru ne devoir conserver que les initiales de leurs noms. Du reste, on n'y a mis que les notes indispensables pour faire connaître le rang et la position de tous ceux qui s'y trouvent rappelés; et plus d'une fois même le lecteur sera obligé de remplir les dates qui manquent à quelques lettres.

Cette correspondance est divisée en quatre parties : les lettres du général Bo-

naparte, celles du premier consul, celles de l'empereur , celles de l'impératrice. Cette division est celle des époques et des personnes : elle a paru naturelle. En lisant les dernières, on pourra juger de l'authenticité de celles qu'on a attribuées à l'impératrice. Car son nom n'a été guère moins exploité que celui de l'empereur, et le génie de l'invention s'en est merveilleusement inspiré. Nous ne lui opposerons que la vérité : c'est au public à discerner et à prononcer.

AVANT-PROPOS.

La mort a frappé l'impératrice Joséphine en 1814, au moment où les événements survenus en France allaient y réveiller d'anciennes haines. Elle fut à l'abri de l'injustice si commune dans ces temps de passions; le tombeau devint son refuge; le bien qu'elle avait fait resta dans le souvenir de chacun, et fit aimer

et respecter sa mémoire de tous les partis.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène* parut. On y vit avec étonnement le caractère de l'impératrice Joséphine dénaturé, et des faits qui la concernent présentés sous de fausses couleurs. L'empereur n'a pu la méconnaître : il a donc été mal compris, ou ses pensées ont été mal rédigées ; ce qui peut arriver lorsqu'il faut retenir et transcrire, après une conversation, tout ce que la vivacité du discours permet à peine de bien entendre. On peint dans ce livre une femme tendre et douce

comme une intrigante; on fait dire à l'empereur que *sa jalousie se rattachait bien plus à la politique qu'au sentiment; qu'elle avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense naturel aux créoles;* relativement au mariage de sa fille, que *c'était le résultat des intrigues de Joséphine;* que dans la crainte du divorce, *elle osa proposer à son mari une grande supercherie politique;* et enfin qu'*à l'exemple de la femme de Henri IV, elle voulait, après le divorce, reparaître à la cour.*

Voilà des imputations graves et tout-à-fait nouvelles. On ne doit pas

être surpris que l'ignorance, et quelquefois la malignité se soient emparées de ces imputations, pour satisfaire aux passions de l'esprit de parti; mais l'histoire impartiale raisonne et juge : c'est elle qu'il faut éclairer.

Est-ce de l'intrigue que de desirer marier sa fille à un homme estimable, dont le rang, la fortune, la position, réunissaient toutes les convenances? et Joséphine pouvait-elle faire autre chose que de le desirer, puisqu'on n'ignore pas que l'empereur décidait seul du sort de ses enfants ?

Est-ce être ambitieuse et jalouse

du pouvoir, que d'épouser le général Bonaparte, lorsqu'il était encore peu connu, et de se séparer avec courage de l'empereur des Français au moment de sa plus grande puissance ? Avait-elle besoin, pour conserver sa couronne, de proposer une *supercherie politique*, un stratagème indigne de toute ame bien née ? Mais on ne pouvait la contraindre au divorce ; elle n'avait qu'à s'y refuser, et tous les avantages lui restaient. Les enfants de sa fille devaient succéder à leur oncle ; son propre fils devait avoir la couronne d'Italie, dont il était nommé prince héré-

ditaire; elle était impératrice des Français, couronnée et sacrée par le pape : n'y avait-il pas là de quoi satisfaire son cœur et son ambition? Ces avantages n'étaient-ils pas assez beaux, et un enfant qu'elle aurait fait passer pour le sien pouvait-il y ajouter encore? Non; elle s'est sacrifiée pour ce qu'elle croyait être le bonheur de la France et de son époux : le sacrifice a été complet. Il y a peu d'exemples d'une telle abnégation de soi-même; aussi Joséphine a-t-elle été généralement admirée : elle le sera encore davantage lorsqu'on verra par ses lettres à quel

point elle dut faire violence à ses sentiments.

L'empereur, qui a dicté tant de belles pages dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, en aurait sans doute trouvé quelques-unes à blâmer; et, en voyant sa première femme calomniée, il se serait récrié tout aussi vivement qu'il le fit, lorsqu'il entendit appeler la bataille de Waterloo, la *journée des éperons*. Il n'eût pas souffert qu'on l'eût fait parler avec cette injustice d'une personne à laquelle il avait toujours témoigné de l'estime et de l'affection, de celle dont il voulait que le souvenir fût cher à son

fils, puisqu'une de ses dernières volontés a été de lui laisser le portrait de Joséphine; de celle enfin à laquelle il a adressé des lettres qui prouvent l'attachement le plus sincère, et qui montrent, tel qu'il est, le caractère de la personne à laquelle il écrit. Dans l'intimité de quinze années tout se dévoile : on pourra juger si une tendresse un peu inquiète a pu être appelée *une jalousie fatigante ;* si une impératrice qui veut soulager toutes les infortunes n'est pas excusable de mal calculer ses moyens, et si c'était vouloir reparaître à la cour, que de desirer vivre

et mourir en France. Une lettre de madame de Rémusat, qu'on a insérée dans ce recueil, prouve qu'il avait été question de l'éloignement de Joséphine, qu'elle n'y a pas consenti, et l'on verra par la lettre de l'empereur, n° ccxx, qu'il ne l'a pas contrariée sur ce point. On sait aussi que le gouvernement de Rome et celui de Bruxelles lui furent proposés; mais elle les refusa obstinément, et répondit qu'ayant été femme de l'empereur et impératrice des Français, elle n'ambitionnait plus d'autre gloire.

S'il faut plaindre ceux que la cé-

lébrité accable, et que la passion juge, il faut les féliciter lorsqu'ils peuvent, pour toute défense, se parer de la vérité. Le seul moyen de la présenter, cette vérité, dans tout son jour, et de répondre aux faussetés que des ouvrages, estimables d'ailleurs, renferment sur l'impératrice, c'est de publier toutes les lettres de Napoléon à sa femme. Cette seule considération a décidé la personne qui possédait cette correspondance * à en permettre l'impression; et si l'on y ajoute des lettres de Joséphine à sa fille, bien qu'elles

* La fille de l'impératrice Joséphine.

ne renferment rien de remarquable, c'est que sa vie y est retracée, que tous ses sentiments s'y montrent à découvert, et qu'elles feront apprécier comme mère celle que l'empereur va faire connaître comme épouse.





NOTICE

SUR

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

TIRÉE DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES CONTEMPORAINS.

JOSÉPHINE (Rose Tascher de la Pagerie), impératrice des Français, reine d'Italie, est née à la Martinique, le 24 juin 1763. Elle aurait pu prendre pour devise ce vers charmant :

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Elle était belle aussi; sa taille était élégante et majestueuse. Ses traits, sans être réguliers, formaient un ensemble à la fois noble et agréable; ils exprimaient cette bonté constante qui n'a cessé d'embellir les jours de son règne, après avoir fait le charme de sa vie privée. Peu de femmes ont mieux mérité de fixer les regards de la société, où elle fut toujours chérie et distinguée. Sur le trône elle se souvint toujours d'elle-même, et donna, par l'affabilité, et presque par la simplicité de ses manières, une parure toute nouvelle à la majesté impériale. L'association du Génie et de la Bonté est rare sur les trônes; aussi laissa-t-elle de profonds souvenirs, après avoir été pendant vingt ans l'objet de l'admiration et du respect de l'Europe. Joséphine était fort jeune, quand son père la conduisit en France pour la marier au vicomte de Beauharnais. Ce

mariage avait été convenu entre les deux familles, lorsque le marquis de Beauharnais était gouverneur-général des Antilles. Dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, madame de Beauharnais se fit encore plus remarquer à la cour par cette grace vraiment particulière dont la nature l'avait douée. Elle eut ce qu'on appelait alors un grand succès à la cour. Son mari, homme très-agréable et de beaucoup d'esprit, contribuait à rendre la condition de sa femme une des plus heureuses et des plus brillantes de la société. Elle eut deux enfants, Eugène et Hortense.

Mais les affections de la nature n'avaient point été altérées dans l'ame de madame de Beauharnais par les plaisirs du monde, ni par les délices de la cour. Sa tendresse pour une mère déja âgée et souffrante la rappela à la Martinique en

1787. Elle y mena sa fille, et y passa trois ans. Les troubles dont cette colonie fut le théâtre à cette époque, furent si subits et si périlleux, qu'elle n'eut que le temps de fuir sans avoir pu faire ses adieux à sa mère ni à sa famille. Une grande destinée veillait sur elle, et l'appelait à d'autres épreuves. Elle échappa miraculeusement à une foule de dangers, et arriva en France. On a depuis, et avec raison, beaucoup parlé dans le monde d'une prédiction qui lui fut faite dans son enfance; elle se plaisait elle-même à s'en rappeler le singulier souvenir, quand elle fut élevée à cette grandeur qu'une bonne femme lui avait prophétisée.

Madame de Beauharnais, échappée aux troubles de la Martinique, trouva en France les premiers orages de la révolution. Son mari, déja connu par son dévouement aux principes constitutionnels,

et justement renommé par son influence dans la cause de la liberté naissante, attira sur sa femme une grande considération. La France était déja en proie à l'anarchie et à tous les maux qu'elle entraîne. Les malheurs de la société vinrent tout naturellement se grouper et chercher un refuge auprès de celle qui n'avait jamais vu couler une larme sans l'essuyer. Mademoiselle de Béthisy, condamnée par le tribunal révolutionnaire, dut la vie aux courageuses sollicitations de madame de Beauharnais.

Mais la terreur s'étendit bientôt sur toute la France, et devant elle disparut aussi toute protection comme toute innocence. D'autres larmes étaient réservées à madame de Beauharnais. Son mari, qui défendait aussi vaillamment la France à la tête des armées qu'il avait défendu sa liberté à la tribune, du poste de général en

chef de l'armée du Rhin fut traîné dans une prison. Compris tous deux sur une liste de proscription, leur mort était certaine. Le général fut condamné, et sa femme eut la douleur de le voir conduire au supplice. Elle tomba tout-à-coup dans un état de saisissement si voisin de la mort, qu'elle ne dut la vie qu'à l'impossibilité de la transporter. Robespierre périt enfin, et l'échafaud fut brisé. Tallien, qui l'y fit monter, parvint à faire sortir de prison la veuve du général Beauharnais. Elle ne l'oublia jamais, et après elle, son fils Eugène se chargea de cette portion de l'héritage de sa mère. Une pension pourvut jusqu'aux derniers moments aux besoins de l'homme courageux qui, sans l'impératrice et le prince Eugène, fût mort dans la misère.

Joséphine dut à Barras sa rentrée dans une partie des propriétés de son mari. Ce

fut chez ce directeur, qu'après le 13 vendémiaire elle rencontra le général Bonaparte, qui avait le plus grand desir de la connaître. En voici la raison : le désarmement des citoyens ayant été ordonné par suite de cette journée, un enfant de quinze ans (c'était Eugène) se présenta chez lui et lui demanda, avec une énergie particulière, de lui faire rendre l'épée de son père.

Aussitôt qu'il connut la mère d'Eugène, le général Bonaparte s'y attacha. C'est la seule femme qui ait eu de l'empire sur lui, et pour laquelle, disait-il, il ait éprouvé une véritable passion. Il l'épousa en 1796. Elle suivit le héros d'Italie ; sa mission constante fut d'enchanter le vainqueur et d'adoucir ses triomphes. Joséphine la remplit fidèlement, et la continua quand elle fut au sommet de la puissance.

Bonaparte partit pour l'Égypte. Elle se

retira à la Malmaison, où elle se plut à réunir les objets d'art les plus précieux, et où elle commença cette collection de plantes exotiques dont elle a enrichi la France.

A l'élévation de son mari au consulat, Joséphine devint la providence de la France. Elle aida puissamment le premier consul dans la consolation des malheurs auxquels il venait de mettre un terme. Une foule d'émigrés durent à Joséphine leur radiation, leur rentrée dans leurs biens, ou de grands secours. Elle encouragea les arts et l'industrie, rendit l'abondance aux premiers artistes, comme aux plus humbles artisans. Jamais personne ne s'est retiré d'auprès d'elle sans être ou enchanté, ou reconnaissant. « Si je gagne des batailles, lui disait Bonaparte, c'est vous qui gagnez les cœurs. » Toute espèce de malheur non mérité avait accès

auprès d'elle. Sa bienfaisance ne connaissait pas les partis. La nourrice du dauphin recevait une pension. Sans se mêler des affaires politiques, elle put souvent éclairer sur une injustice et influer pour une grace. Ce fut à ses larmes que messieurs de Polignac et de Rivière durent la vie. Elle était la femme de l'homme qui devait le plus facilement pardonner, et elle était la meilleure des femmes. Elle fut aussi la meilleure et la plus aimée des souveraines. Sa cour fut un grand asile ouvert à tout ce que la France pouvait lui offrir de malheurs à consoler, de services en tout genre à récompenser. Elle aimait le luxe et la gloire, et elle fut la source d'une grande prospérité.

A l'époque de l'avénement à l'empire, il fut parlé de divorce. Un parti s'inquiétait en France de ne point voir de successeurs au chef de l'État.

Napoléon repoussa ce conseil qu'il aurait dû repousser toujours. Il fit sacrer l'impératrice à Paris, et la reine à Milan. A Munich, elle assista au mariage de son fils avec la princesse de Bavière. Sa fille lui restait, mais elle dut bientôt, et avec le plus vif regret, s'en séparer aussi, quand la reine Hortense alla occuper le trône de Hollande. Cette princesse perdit son fils aîné. L'impératrice sentit qu'elle avait besoin de pleurer avec sa fille, et partit pour le château de Lacken, où elle lui prodigua les consolations qu'elle devait bientôt en recevoir elle-même.

Au retour de Bayonne *, le divorce fut décidé. Elle dévora son chagrin par le sentiment du bonheur de la France, et trouva beau de se sacrifier à la destinée de ce qu'elle avait de plus cher. Ses en-

* Ce ne fut qu'au retour de la campagne de 1809.

fants lui conseillèrent la retraite et voulurent la partager. Mais le bonheur de rester l'*amie de l'empereur*, de le voir quelquefois, l'emporta et dut l'emporter sur ce projet.

Pendant la guerre de Russie l'impératrice Joséphine alla en Italie assister aux couches de sa belle-fille la vice-reine; de là se rendit en Suisse où elle séjourna, et revint à la Malmaison, heureuse campagne ennoblie pour elle par tant de souvenirs. Son goût pour la botanique s'y fortifia, et le prince régent, aujourd'hui roi d'Angleterre, faisait, malgré la guerre, respecter les envois qui étaient faits à l'impératrice de toutes les parties du globe.

Au moment de la déchéance de Napoléon, la douleur de Joséphine fut sans bornes. « Pourquoi, disait-elle, pourquoi « ai-je consenti à cette séparation? Napo- « léon est malheureux, et je ne peux l'être

« avec lui ! » Chaque journal lui navrait le cœur. « On l'accuse faussement, disait-« elle; qui peut savoir mieux que moi le « contraire de ce qu'on lui reproche ? » Elle dut recevoir et reçut les hommages des souverains qui venaient de détrôner son époux. L'empereur Alexandre la traita avec une distinction toute particulière. Il vint souvent la voir. Malgré les larmes qui roulaient sans cesse dans ses yeux, elle était condamnée à recevoir et à être bienveillante. Souvent aussi l'émotion était trop forte, et elle devait se retirer pour pleurer à son aise ; l'inquiétude sur le sort de ses enfants l'accablait. La destinée de l'homme qu'elle voyait déchu de toute puissance et lâchement calomnié, lui causa une agitation qu'elle ne pouvait calmer. Celle qui avait traversé avec tant de courage les périls de la révolution, parce qu'ils lui étaient personnels, ne put

supporter l'idée du malheur pour ce qu'elle avait de plus cher au monde. Son ame était trop tendre pour survivre à une telle infortune. Tant de tourments de toute nature allumèrent son sang, et elle fut frappée tout à coup d'une inflammation à la gorge, qui mit ses jours en danger. Cependant elle devait recevoir le roi de Prusse, elle se leva; mais bientôt, ne pouvant résister à ses souffrances, elle dut se retirer. Néanmoins, elle était encore si pleine de vie qu'on n'avait point d'inquiétudes. L'empereur Alexandre envoya son médecin qui la trouva fort mal. Les premiers médecins de la capitale furent appelés. Tout espoir était perdu. Elle mourut le troisième jour, le 29 mai 1814, dans les bras de ses enfants et de ses amis. Quelques moments avant sa mort, on l'entendit prononcer par intervalles, et pour toutes paroles : *l'Ile d'Elbe !....*

Napoléon !... Cette éloquence des mourants a quelque chose de lapidaire, de monumental. Son corps fut déposé dans l'église de Ruel, et suivi d'un nombreux cortége, où l'empereur Alexandre se fit représenter par le général Sacken. L'archevêque de Tours prononça l'oraison funèbre. Après sept années, ses enfants ont obtenu la permission de faire élever un monument à celle que l'on appela si long-temps l'ange gardien de la France, et que les malheureux appellent encore leur mère.

LETTRES

DU

GÉNÉRAL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE.

AN IV. — 1796.

LETTRE I.

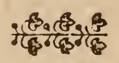
A Joséphine, à Milan.

Roverbella, 18 messidor an IV (6 juillet 1796).

J'ai battu l'ennemi. Kilmaine t'enverra la copie de la relation. Je suis mort de fatigue. Je te prie de partir tout de suite pour te rendre à Vérone; j'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade.

Je te donne mille baisers. Je suis au lit.

Bonaparte.



LETTRE II.

A Joséphine, à Milan.

Vérone, le 23 messidor an IV (11 juillet 1796).

A peine parti de Roverbella, j'ai su que l'ennemi se présentait à Vérone. Masséna faisait des dispositions qui ont été très-heureuses. Nous avons fait six cents prisonniers, et nous avons pris trois pièces de canon. Le général Brune a eu sept balles dans ses habits, sans avoir été touché par aucune; c'est jouer de bonheur.

Je te donne mille baisers. Je me porte très-bien. Nous n'avons eu que dix hommes tués et cent blessés.

BONAPARTE.



LETTRE III.

A Joséphine, à Milan.

Marmirolo, le 29 messidor, 9 heures du soir (17 juillet 1796).

Je reçois ta lettre, mon adorable amie; elle a rempli mon cœur de joie. Je te suis obligé de la peine que tu as prise de me donner de tes nouvelles; ta santé doit être meilleure aujourd'hui; je suis sûr

que tu es guérie. Je t'engage fort à monter à cheval, cela ne peut pas manquer de te faire du bien.

Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer, et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver? Je t'enverrai ton cheval; mais j'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours; mais, depuis que je

t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère, que *l'amour vient tout d'un coup*, est fausse. Tout, dans la nature, a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah ! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne, surtout; surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi, et une idée qui ne te soit pas soumise.

Repose-toi bien. Rétablis vite ta santé. Viens me rejoindre; et, au moins, qu'a-

vant de mourir, nous puissions dire : Nous fûmes tant de jours heureux ! !

Millions de baisers, et même à Fortuné*, en dépit de sa méchanceté.

BONAPARTE.

* Petit chien de madame Bonaparte.



LETTRE IV.

A Joséphine, à Milan.

Marmirolo, le 13 messidor, 2 h. après midi (18 juillet 1796).

J'AI passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux; mais les eaux du lac ont promptement baissé, de sorte que ma colonne qui était embarquée, n'a pas pu arriver. Ce soir je recommence d'une autre manière, mais cela ne donnera pas des résultats aussi satisfaisants.

Je reçois une lettre d'Eugène, que je

t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfants, et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur, qu'il n'y a aucune différence.

Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine !

L'ennemi a fait le 28 une sortie générale; il nous a tué ou blessé deux cents hommes, il en a perdu cinq cents en rentrant avec précipitation.

Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.

Trois régiments napolitains sont arrivés à Brescia; ils se sont séparés de l'armée autrichienne, en conséquence de la convention que j'ai conclue avec M. Pignatelli.

J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus, avec tes cheveux.

Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve. Avant que Joseph * parte, je désire lui parler.

BONAPARTE.

* Frère aîné de Napoléon, depuis roi d'Espagne.

LETTRE V.

A Joséphine, à Milan.

Marmirolo, 1er thermidor an IV (19 juillet 1796).

Il y a deux jours que je suis sans lettres de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation ; tu sens que cela est bien triste ; tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires.

Nous avons attaqué hier Mantoue. Nous l'avons chauffée avec deux batteries à bou-

lets rouges et des mortiers. Toute la nuit cette misérable ville a brûlé. Ce spectacle était horrible et imposant. Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages extérieurs, nous ouvrons la tranchée cette nuit. Je vais partir pour Castiglione demain avec le quartier-général, et je compte y coucher.

J'ai reçu un courrier de Paris. Il y avait deux lettres pour toi; je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission, l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter: fi! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grace; je te jure que ce n'est pas par jalousie; non certes : j'ai de mon adorable

amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres: avec cela il n'y aurait plus de remords ni de crainte.

Achille arrive en courrier de Milan; pas de lettres de mon adorable amie! Adieu, mon unique bien. Quand pourras-tu venir me rejoindre? Je viendrai te prendre moi-même à Milan.

Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi.

Je fais appeler le courrier; il me dit qu'il est passé chez toi, et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises; ah! si je pouvais, tu sais

bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison.

Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre.

Bonaparte.



LETTRE VI.

A Joséphine, à Milan.

Castiglione, le 3 thermidor an IV, 8 heures du matin (21 juillet 1796).

J'ESPÈRE qu'en arrivant ce soir, je recevrai une de tes lettres. Tu sais, ma chère Joséphine, le plaisir qu'elles me font, et je suis sûr que tu te plais à les écrire. Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour les montagnes de......,

pour Vérone, et de là j'irai à Mantoue, et peut-être à Milan, recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés; j'espère que tu seras parfaitement rétablie alors, et que tu pourras m'accompagner à mon quartier-général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'ame de ma vie et le sentiment de mon cœur?

Tes protégés sont un peu vifs, ils sentent l'ardent. Combien je leur suis obligé de faire en eux quelque chose qui te soit agréable. Ils se rendront à Milan. Il faut en tout un peu de patience.

Adieu, belle et bonne, toute non pareille, toute divine; mille baisers amoureux.

Bonaparte.

LETTRE VII.

A Joséphine, à Milan.

Castiglione, le 4 thermidor an IV (22 juillet 1796).

Les besoins de l'armée exigent ma présence dans ces environs; il est impossible que je puisse m'éloigner jusqu'à venir à Milan; il me faudrait cinq à six jours, et il peut arriver pendant ce temps-là des

mouvements où ma présence pourrait être urgente ici.

Tu m'assures que ta santé est bonne; je te prie en conséquence de venir à Brescia. J'envoie à l'heure même Murat pour t'y préparer un logement dans la ville, comme tu le désires.

Je crois que tu feras bien d'aller coucher le 6 à Cassano, en partant fort tard de Milan; et de venir le 7 à Brescia, où le plus tendre des amants t'attend. Je suis désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu me parles de madame Te...., dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de

Brescia. Quant à tes lettres qu'il te fâche que j'ouvre, celle-ci sera la dernière; ta lettre n'était pas arrivée.

Adieu, ma tendre amie, donne-moi souvent de tes nouvelles. Viens promptement me joindre, et sois heureuse et sans inquiétude; tout va bien, et mon cœur est à toi pour la vie.

Aie soin de rendre à l'adjudant général Miollis la boîte de médailles qu'il m'écrit t'avoir remise. Les hommes sont si mauvaises langues et si méchants, qu'il faut se mettre en règle sur tout.

Santé, amour et prompte arrivée à Brescia.

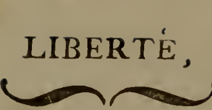
J'ai à Milan une voiture à la fois de ville et de campagne; tu te serviras de celle-là pour venir. Porte avec toi ton

argenterie, et une partie des objets qui te sont nécessaires. Voyage à petites journées et pendant le frais, afin de ne pas te fatiguer. La troupe ne met que trois jours pour se rendre à Brescia. Il y a en poste pour quatorze heures de chemin. Je t'invite à coucher le 6 à Cassano ; je viendrai à ta rencontre le 7, le plus loin possible.

Adieu, ma Joséphine. Mille tendres baisers.

BONAPARTE.





LIBERTÉ,



ÉGALITÉ.

Au Quartier-Général de Brescia le 13 fructidor

le *an 4.me de la République Française.*

BONAPARTE

Général en Chef de l'Armée d'Italie.

a Joséphine

j'arrive, mon adorable amie mon premier soin est de
t'écrire ta santé et ton image n'ont pas été un
instant de ma mémoire pendant toute la route je ne serai tranquille
que lorsque j'aurai reçu de tes lettres j'en attends avec impatience
il n'est pas possible que tu te peignes mon inquiétude
je t'ai laissée triste, chagrine et demi malade
si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te
rendre heureuse tu devrais l'être — je suis accablé
d'affaires.

adieu ma douce Joséphine aime moi porte
toi bien et pense souvent souvent à moi

B

LETTRE VIII.

A Joséphine, à Milan.

Brescia, le 13 fructidor an IV (10 août 1796).

J'arrive, mon adorable amie, ma première pensée est de t'écrire. Ta santé et ton image ne sont pas sorties un instant de ma mémoire pendant toute la route. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai

reçu des lettres de toi. J'en attends avec impatience. Il n'est pas possible que tu te peignes mon inquiétude. Je t'ai laissée triste, chagrine et demi-malade. Si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te rendre heureuse, tu devrais l'être....... Je suis accablé d'affaires.

Adieu, ma douce Joséphine; aime-moi, porte-toi bien, et pense souvent, souvent à moi.

BONAPARTE.



LETTRE IX.

A Joséphine, à Milan.

Brescia, le 14 fructidor an IV (31 août).

Je pars à l'instant pour Vérone. J'avais espéré recevoir une lettre de toi; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille

inquiétude. Tu m'avais promis plus d'exactitude; ta langue était cependant bien d'accord alors avec ton cœur..... Toi, à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur? Trois jours sans lettres de toi; je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades; la journée est monotone.

Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser contre mon cœur.

Le quartier-général est parti; je pars dans une heure. J'ai reçu cette nuit un

exprès de Paris; il n'y avait pour toi que la lettre ci-jointe qui te fera plaisir.

Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé, et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie, ce serait de n'être plus aimé de sa Joséphine. Mille baisers bien doux, bien tendres, bien exclusifs.

Fais partir de suite M. Monclas pour Vérone; je le placerai. Il faut qu'il soit arrivé avant le 18.

BONAPARTE.



LETTRE X.

A Joséphine, à Milan.

Ala, le 17 fructidor an IV (3 septembre 1796).

Nous sommes en pleine campagne, mon adorable amie; nous avons culbuté les postes ennemis; nous leur avons pris huit ou dix chevaux avec un pareil nombre de cavaliers. La troupe est très-gaie et bien disposée. J'espère que nous ferons de

bonnes affaires, et que nous entrerons dans Trente le 19.

Point de lettres de toi, cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien, et que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours et avec impatience le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles; tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis pas loin de toi; le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi! Écris-moi souvent, bien souvent; c'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, j'espère, momentanée.

BONAPARTE.



LETTRE XI.

A Joséphine, à Milan.

Montebello, le 24 fructidor an IV, à midi,
(10 septembre 1796).

L'ENNEMI a perdu, ma chère amie, dix-huit mille hommes prisonniers; le reste est tué ou blessé. Wurmser avec une colonne de quinze cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue.

Jamais nous n'avons eu de succès aussi constants et aussi grands. L'Italie, le Frioul, le Tyrol, sont assurés à la République. Il faut que l'empereur crée une seconde armée; artillerie, équipages de pont, bagages, tout est pris.

Sous peu de jours nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines.

Mille baisers ardents et bien amoureux.

Bonaparte.



LETTRE XII.

A Joséphine, à Milan.

Ronco, le 26 fructidor an IV, à 10 heures du matin
(12 septembre 1796).

Je suis ici, ma chère Joséphine, depuis deux jours, mal couché, mal nourri et bien contrarié d'être loin de toi.

Wurmser est cerné; il a avec lui trois mille hommes de cavalerie et cinq mille d'infanterie. Il est à Porto-Legnago; il

cherche à se retirer à Mantoue; mais cela lui devient désormais impossible. Dès l'instant que cette affaire sera terminée, je serai dans tes bras.

Je t'embrasse un million de fois.

BONAPARTE.



LETTRE XIII.

A Joséphine, à Milan.

Vérone, premier jour complémentaire an IV (17 septembre 1796).

Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent, et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de be-

sogne, de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?

Nous avons eu hier une affaire très-sanglante; l'ennemi a perdu beaucoup de monde et a été complètement battu. Nous lui avons pris le faubourg de Mantoue.

Adieu, adorable Joséphine; une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas: comme un jaloux, et me voilà dans tes bras.

Mille baisers amoureux.

Bonaparte.



LETTRE XIV.

A Joséphine, à Milan.

Modène, le 26 vendémiaire an V (17 octobre 1796),
à 9 heures du soir.

J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête, tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie; mais j'ai reçu ses lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la dou-

leur de l'absence, cent milles d'éloignement, ont disparu. Dans ce moment je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve; juge si cela m'a guéri de la fièvre. Tes lettres sont froides comme cinquante ans, elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine!... C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! c'est déja fait. Me haïr? Eh bien! je le souhaite, tout avilit hors la haine; mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone!....

Mille, mille baisers bien tendres, comme mon cœur.

Je me porte un peu mieux, je pars demain. Les Anglais évacuent la Méditerranée. La Corse est à nous. Bonne nouvelle pour la France, et pour l'armée.

BONAPARTE.



LETTRE XV.

A Joséphine, à Milan.

Vérone, le 19 brumaire an V (9 novembre 1796).

Je suis arrivé depuis avant-hier à Vérone, ma bonne amie. Quoique fatigué, je suis bien portant, bien affairé, et je

t'aime toujours à la passion. Je monte à cheval.

Je t'embrasse mille fois.

BONAPARTE.



LETTRE XVI.

A Joséphine, à Milan.

Vérone, le 3 frimaire an V (13 novembre 1796).

Je ne t'aime plus du tout; au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari; tu sais le plaisir que tes lettres lui

font, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard!

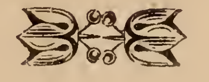
Que faites-vous donc toute la journée, madame? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant? Quelle affection étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari? Joséphine, prenez-y garde, une belle nuit les portes enfoncées, et me voilà.

En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles; écris-moi vite quatre pages, et de ces aimables choses qui remplissent

mon cœur de sentiment et de plaisir.

J'espère qu'avant peu je te serrerai dans mes bras, et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'équateur.

Bonaparte.



LETTRE XVII.

A Joséphine, à Milan.

Vérone, le 4 frimaire an V (24 novembre 1796).

J'ESPÈRE bientôt, ma douce amie, être dans tes bras. Je t'aime à la fureur. J'écris à Paris par ce courrier. Tout va bien. Wurmser a été battu hier sous Mantoue. Il ne manque à ton mari que l'amour de Joséphine pour être heureux.

BONAPARTE.

LETTRE XVIII.

A Joséphine, à Gênes.

Milan, le 7 frimaire an V, à trois heures après midi
(27 novembre 1796).

J'ARRIVE à Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras ;..... tu n'y étais pas : tu cours les villes avec des fêtes ;

tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable; j'avais droit de n'y pas compter.

Je serai ici jusqu'au 9 dans la journée. Ne te dérange pas; cours les plaisirs; le bonheur est fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux.

BONAPARTE.



LETTRE XIX.

A Joséphine, à Gênes.

Milan, le 8 frimaire an V, huit heures du soir (28 novembre 1796).

Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice.

Berthier a bien voulu me montrer la lettre que tu lui as écrite. Mon intention n'est pas que tu déranges rien à tes calculs, ni aux parties de plaisir qui te sont offertes; je n'en vaux pas la peine, et le bonheur ou le malheur d'un homme que tu n'aimes pas, n'a pas le droit d'intéresser.

Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

Sois heureuse, ne me reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sa-

crifie tous mes desirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère, et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort, si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver; mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je l'aime à la fureur et uniquement.

Adieu, femme adorable, adieu, ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les chagrins et toutes les peines; mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux. Qui le mérite plus qu'elle? Quand il sera constaté qu'elle ne peut plus aimer, je renfermerai ma douleur profonde, et je me contenterai de

pouvoir lui être utile et bon à quelque chose.

Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser...... Ah! Joséphine!... Joséphine!...

BONAPARTE.



LETTRE XX.

A Joséphine, à Bologne.

Forli, 15 pluviôse an V (3 février 1797).

Je t'ai écrit ce matin. Je pars cette nuit. Nos troupes sont à Rimini. Ce pays commence à se rassurer. Je suis toujours un peu fatigué par mon rhume.

Je t'adore et te donne mille baisers.

Mille choses à ma sœur.

Bonaparte.

LETTRE XXI.

A Joséphine, à Bologne.

Ancône, le 22 pluviôse an V (10 février 1797).

Nous sommes à Ancône depuis deux jours. Nous avons pris la citadelle après une petite fusillade, et par un coup de main. Nous avons fait douze cents prisonniers; j'ai renvoyé les cinquante officiers chez eux.

Je suis toujours à Ancône. Je ne te fais pas venir, parce que tout n'est pas encore terminé, mais sous peu de jours j'espère que cela sera terminé. D'ailleurs, ce pays-ci est très-maussade, et tout le monde a peur.

Je pars demain pour les montagnes. Tu ne m'écris point; tu devais cependant me donner de tes nouvelles tous les jours.

Je te prie d'aller te promener tous les jours, cela te fera du bien.

Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais autant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci.

Adieu, ma douce amie, pense à moi.

BONAPARTE.



LETTRE XXII.

A Joséphine, à Bologne.

Ancône, le 25 pluviôse an V (13 février 1797).

Je ne reçois pas de tes nouvelles, et je ne doute pas que tu ne m'aimes plus. Je t'ai envoyé des journaux et différentes lettres. Je pars à l'instant pour passer les

montagnes. Du moment que je saurai à quoi m'en tenir, je te ferai venir avec moi : c'est le vœu le plus cher de mon cœur.

Mille et mille baisers.

BONAPARTE.



LETTRE XXIII.

A Joséphine, à Bologne.

Le 28 pluviôse an V (16 février 1797).

Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable, depuis que je suis instruit de ta tristesse.

Je m'empresse de t'envoyer Moscati, afin qu'il puisse te soigner. Ma santé est un peu faible; mon rhume dure toujours. Je te prie de te ménager, de m'aimer autant que je t'aime, et de m'écrire tous les jours. Mon inquiétude est sans égale.

J'ai dit à Moscati de t'accompagner à Ancône, si tu veux y venir. Je t'écrirai là pour te faire savoir où je suis.

Peut-être ferai-je la paix avec le Pape, et serai-je bientôt près de toi ; c'est le vœu le plus ardent de mon ame.

Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour, si ce n'est mon inquiétude. Écris-moi tous les jours toi-même. Adieu, très-chère amie.

BONAPARTE.

LETTRE XXIV.

A Joséphine, à Bologne.

Tolentino, 1er ventôse an V (19 février 1797).

La paix avec Rome vient d'être signée. Bologne, Ferrare, la Romagne sont cédées à la République. Le Pape nous donne 30 millions dans peu de temps, et des objets d'art.

Je pars demain matin pour Ancône, et de là pour Rimini, Ravenne et Bologne. Si ta santé te le permet, viens à Rimini ou Ravenne; mais, ménage-toi, je t'en conjure.

Pas un mot de ta main; bon Dieu! qu'ai-je donc fait? Ne penser qu'à toi, n'aimer que Joséphine, ne vivre que pour ma femme, ne jouir que du bonheur de mon amie, cela doit-il me mériter de sa part un traitement si rigoureux? Mon amie, je t'en conjure, pense souvent à moi, et écris-moi tous les jours. Tu es malade, ou tu ne m'aimes pas! Crois-tu donc que mon cœur soit de marbre? Et mes peines t'intéressent-elles si peu? Tu me connaîtrais bien mal! Je ne le puis croire. Toi, à qui la nature a donné l'es-

prit, la douceur et la beauté, toi qui seule pouvais régner dans mon cœur, toi qui sais trop, sans doute, l'empire absolu que tu as sur moi!

Écris-moi, pense à moi, et aime-moi.

Pour la vie tout à toi.

BONAPARTE.



LETTRES

DU PREMIER CONSUL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO.

AN VIII (1800.)

LETTRE XXV.

A Joséphine, à Paris.

Lausanne, le 25 floréal an VIII (13 mai 1800).

Je suis depuis hier à Lausanne. Je pars demain. Ma santé est assez bonne. Ce pays-ci est très-beau. Je ne vois pas d'inconvénient, d'ici à dix ou douze jours, à ce que tu viennes à ma rencontre; mais il faudra marcher incognito, et ne pas dire où tu vas, parce que je ne veux pas que

l'on sache ce que je dois faire. Tu peux dire que tu vas à Plombières.

Je t'enverrai Moustache * qui vient d'arriver.

Mille choses tendres à Hortense. Eugène n'arrivera que d'ici à huit jours : il est en route.

BONAPARTE.

* Courrier du premier Consul.



LETTRE XXVI.

A Joséphine, à Paris.

Le 26 floréal an VIII (16 mai 1800).

Je pars dans l'instant pour aller coucher à Saint-Maurice. Je n'ai point reçu de lettres de toi; cela n'est pas bien; je t'ai écrit tous les courriers.

Eugène doit arriver après-demain. Je

suis un peu enrhumé; mais cela ne sera rien.

Mille choses tendres à toi, ma bonne petite Joséphine, et à tout ce qui t'appartient.

BONAPARTE.



LETTRE XXVII.

A Joséphine, à Paris.

Milan.

Je suis à Milan, très-enrhumé. Je ne souffre pas la pluie, et je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures; cependant cela va mieux. Je ne t'engage pas à venir ici. Je serai de retour dans un mois. J'es-

père que je te trouverai bien portante. Je vais partir pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, Crémone et Plaisance.

Mille choses tendres. Murat se comporte fort bien.

BONAPARTE.



LETTRES

DU PREMIER CONSUL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LES DEUX VOYAGES QU'ELLE FIT A PLOMBIERES
DANS LES ANNÉES X ET XI.

(1801 ET 1802.)

LETTRE XXVIII.

A Joséphine, à Plombières. *

Paris, le 27 .... an X (1801).

Il fait si mauvais temps ici que je suis resté à Paris. Malmaison, sans toi, est trop triste. La fête a été belle; elle m'a un peu fatigué. Le vésicatoire que l'on m'a mis au bras me fait toujours souffrir beaucoup.

* Premier voyage.

J'ai reçu pour toi, de Londres*, des plantes que j'ai envoyées à ton jardinier. S'il fait aussi mauvais à Plombières qu'ici, tu souffriras beaucoup des eaux.

Mille choses aimables à maman et à Hortense.

BONAPARTE.

* Le prince régent, aujourd'hui roi d'Angleterre, faisait, malgré la guerre, respecter les envois de plantes qui, de toutes les parties du globe, étaient faits à Joséphine.



LETTRE XXIX.

A Joséphine, à Plombières. *

Malmaison, 30 prairial an XI (19 juin 1803).

Je n'ai pas encore reçu de tes nouvelles; je pense cependant que tu as déja dû commencer à prendre les eaux. Nous sommes ici un peu tristes, quoique l'aimable fille ** fasse les honneurs de la mai-

* Second voyage.

** Madame Louis Bonaparte étant grosse, n'avait pas accompagné sa mère aux eaux.

son à merveille. Je me sens depuis deux jours légèrement tourmenté de ma douleur. Le gros Eugène est arrivé hier au soir, il se porte à merveille.

Je t'aime comme le premier jour, parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout.

Hortense m'a dit qu'elle t'écrivait souvent.

Mille choses aimables, et un baiser d'amour. Tout à toi.

BONAPARTE.



LETTRE XXX.

A Joséphine, à Plombières.

Malmaison, 4 messidor an XI (23 juin 1803).

J'ai reçu ta lettre, bonne petite Joséphine. Je vois avec peine que tu as souffert de la route; mais quelques jours de repos te feront du bien. Je suis assez bien portant. J'ai été hier à la chasse à Marly, et je m'y suis blessé très-légèrement à un doigt en tirant un sanglier.

Hortense se porte assez bien. Ton gros fils a été un peu malade, mais il va mieux. Je crois que ce soir ces dames jouent le *Barbier de Séville*. Le temps est très-beau. Je te prie de croire que rien n'est plus vrai que les sentiments que j'ai pour ma petite Joséphine.

Tout à toi.

BONAPARTE.



LETTRE XXXI.

A Joséphine, à Plombières.

Malmaison, le 8 messidor an XI (27 juin 1803).

Ta lettre, bonne petite femme, m'a appris que tu étais incommodée. Corvisart * m'a dit que c'était un bon signe, que les bains te feraient l'effet desiré, et

* Premier médecin du Consul.

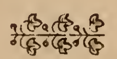
qu'ils te mettraient dans un bon état. Cependant, savoir que tu es souffrante est une peine sensible pour mon cœur.

J'ai été voir hier la manufacture de Sèvres et Saint-Cloud.

Mille choses aimables pour tous.

Pour la vie.

BONAPARTE.



LETTRE XXXII.

A Joséphine, à Plombières.

Malmaison, 12 messidor an XI (1er juillet 1803).

J'ai reçu ta lettre du 10 messidor. Tu ne me parles pas de ta santé ni de l'effet des bains. Je vois que tu comptes être de retour dans huit jours; cela fait grand plaisir à ton ami, qui s'ennuie d'être seul!...

Tu dois avoir vu le général Ney, qui part pour Plombières : il se mariera à son retour.

Hortense a joué hier Rosine dans le *Barbier de Séville* avec son intelligence ordinaire.

Je te prie de croire que je t'aime, et suis fort impatient de te revoir. Tout est triste ici sans toi.

BONAPARTE.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE VOYAGE QU'IL FIT SUR LES CÔTES, DANS LES ANNÉES XII ET XIII. — 1804.

LETTRE XXXIII.

A l'Impératrice, à Aix-la-Chapelle.

Boulogne, le 15 thermidor an XII (3 août 1804).

Mon amie, j'espère apprendre bientôt que les eaux t'ont fait beaucoup de bien. Je suis peiné de toutes les contrariétés que tu as éprouvées. Je desire que tu m'écrives souvent. Ma santé est très-bonne,

quoiqu'un peu fatigué. Je serai sous peu de jours à Dunkerque, d'où je t'écrirai.

Eugène est parti pour Blois.

Je te couvre de baisers.

NAPOLÉON.



LETTRE XXXIV.

A l'Impératrice, à Aix-la-Chapelle.

Calais, 18 thermidor an XII (6 août 1804).

Mon amie, je suis à Calais depuis minuit; je pense en partir ce soir pour Dunkerque. Je suis content de ce que je vois, et assez bien de santé. Je desire que les eaux te fassent autant de bien que m'en

font le mouvement, la vue des camps et la mer.

Eugène est parti pour Blois. Hortense se porte bien. Louis * est à Plombières.

Je desire beaucoup te voir. Tu es toujours nécessaire à mon bonheur. Mille choses aimables chez toi.

NAPOLÉON.

* Frère de l'Empereur, qui avait épousé la fille de l'Impératrice.



LETTRE XXXV.

A l'Impératrice, à Aix-la-Chapelle.

Ostende, le 26 thermidor an XII (14 août 1804).

Mon amie, je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis plusieurs jours : j'aurais cependant été fort aise d'être instruit du bon effet des eaux, et de la manière dont tu passes ton temps. Je suis depuis huit

jours à Ostende. Je serai après-demain à Boulogne pour une fête assez brillante. Instruis-moi par le courrier de ce que tu comptes faire, et de l'époque où tu dois terminer tes bains.

Je suis très-satisfait de l'armée et des flottilles. Eugène est toujours à Blois. Je n'entends pas plus parler d'Hortense que si elle était au Congo. Je lui écris pour la gronder.

Mille choses aimables pour tous.

NAPOLÉON.



LETTRE XXXVI.

A Joséphine, à St-Cloud.

Trèves, le 14 vendémiaire an XIII (6 octobre 1804).

Mon amie, j'arrive à Trèves; à la même heure tu arrives à Saint-Cloud. Je me porte bien. Ne donne pas d'audience à T...., et refuse de le voir. Ne reçois

B....... que devant tout le monde, et ne lui donne pas d'audience particulière. Ne promets de signer de contrats de mariage que lorsque je les aurai signés.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ.

AN XIV. — 1805.

LETTRE XXXVII.

A Joséphine, à Strasbourg.

Le 10 vendémiaire, a dix heures du matin, an XIV (2 octobre 1805).

Je suis encore ici en bonne santé. Je pars pour Stuttgard, où je serai ce soir. Les grandes manœuvres commencent. L'armée de Wurtemberg et de Bade se réunit à la mienne. Je suis en bonne position, et je t'aime.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXVIII.

A Joséphine, à Strasbourg.

Le 12 vendémiaire, à midi, an XIV (4 octobre 1805).

Je suis à Louisbourg. Je pars cette nuit. Il n'y a encore rien de nouveau. Toute mon armée marche. Le temps est superbe. — Ma réunion avec les Bavarois est faite. Je me porte bien. J'espère avoir dans peu de jours quelque chose d'intéressant à mander.

Porte-toi bien, et crois à tous mes sentiments. Il y a ici une très-belle cour, une nouvelle mariée fort belle, et en tout des gens fort aimables, même notre électrice, qui paraît fort bonne, quoique fille du roi d'Angleterre.

NAPOLÉON.



LETTRE XXXIX.

A Joséphine, à Strasbourg.

Louisbourg, 13 vendémiaire an XIV (5 octobre 1805).

Je pars à l'instant pour continuer ma marche. Tu seras, mon amie, cinq ou six jours sans avoir de mes nouvelles; ne t'en inquiète pas; cela tient aux opérations qui vont avoir lieu. Tout va bien, et comme je le pouvais espérer.

J'ai assisté ici à une noce du fils de l'électeur avec une nièce du roi de Prusse. Je desire donner une corbeille de 36 à 40,000 francs à la jeune princesse. Fais-la faire, et envoie-la par un de mes chambellans à la nouvelle mariée, lorsque ces chambellans viendront me rejoindre. Il faut que ce soit fait sur-le-champ.

Adieu, mon amie; je t'aime et t'embrasse.

NAPOLÉON.



LETTRE XL.

A Joséphine, à Strasbourg.

Augsbourg, le jeudi 18 vendémiaire, à onze heures du matin (10 octobre 1805).

J'ai couché aujourd'hui chez l'ancien électeur de Trèves, qui est fort bien logé. Depuis huit jours je cours. Des succès assez notables ont commencé la campagne. Je me porte fort bien, quoiqu'il pleuve

presque tous les jours. Les événements se suivent avec rapidité. J'ai envoyé en France 4,000 prisonniers, 8 drapeaux, et j'ai 14 pièces de canon à l'ennemi.

Adieu, mon amie, je t'embrasse.

NAPOLÉON.



LETTRE XLI.

A Joséphine, à Strasbourg.

Le 20 vendémiaire, onze heures du soir, an IV (12 oct. 1805).

Mon armée est entrée à Munich. L'ennemi est au-delà de l'Inn d'un côté; l'autre armée de 60,000 hommes, je la tiens bloquée sur l'Iller, entre Ulm et Memmin-

gen. L'ennemi est battu, a perdu la tête, et tout m'annonce lá plus heureuse campagne, la plus courte et la plus brillante qui ait été faite. Je pars dans une heure pour Burgau-sur-l'Iller.

Je me porte bien ; le temps est cependant affreux. Je change d'habit deux fois par jour, tant il pleut.

Je t'aime et t'embrasse.

NAPOLÉON.



LETTRE XLII.

A Joséphine, à Strasbourg.

Elchingen, le 27 vendémiaire an XIV (19 oct. 1805).

J'AI été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne le fallait; une semaine entière et toutes les journées l'eau sur le

corps, et les pieds froids, m'ont fait un peu de mal; mais la journée d'aujourd'hui, où je ne suis pas sorti, m'a reposé.

J'ai rempli mon dessein; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches; j'ai fait 60,000 prisonniers, pris 120 pièces de canon, plus de 90 drapeaux, et plus de 30 généraux. Je vais me porter sur les Russes; ils sont perdus. Je suis content de mon armée. Je n'ai perdu que 1500 hommes, dont les deux tiers faiblement blessés.

Adieu, ma Joséphine, mille choses aimables partout.

Le prince Charles vient couvrir Vienne.

Je pense que Masséna doit être à cette heure à Vienne.

Dès l'instant que je serai tranquille pour l'Italie, je ferai battre Eugène.

Mille choses aimables à Hortense.

NAPOLÉON.



LETTRE XLIII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 29 vendémiaire à midi, an XIV (21 oct. 1805.)

Je me porte assez bien, ma bonne amie. Je pars à l'instant pour Augsbourg. — J'ai fait mettre bas les armes ici à 33,000 hommes. — J'ai de 60 à 70,000 prisonniers, plus de 90 drapeaux, et de 200 pièces de canon. Jamais catastrophe pareille dans les annales militaires!

Porte-toi bien. Je suis un peu harassé. Le temps est beau depuis trois jours. La première colonne de prisonniers file aujourd'hui sur la France. Chaque colonne est de 6000 hommes.

NAPOLÉON.

LETTRE XLIV.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Augsbourg, le 1er brumaire an XIV (23 oct. 1805).

Les deux dernières nuits m'ont bien reposé, et je vais partir demain pour Munich. Je mande M. de Talleyrand et M. Maret près de moi ; je les verrai peu, et je vais me rendre sur l'Inn pour atta-

quer l'Autriche au sein de ses États héréditaires. J'aurais bien desiré te voir; mais ne compte pas que je t'appelle, à moins qu'il n'y ait un armistice ou des quartiers d'hiver.

Adieu, mon amie; mille baisers. Mes compliments à ces dames.

NAPOLÉON.



LETTRE XLV.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Munich, le dimanche 5 brumaire an XIV (27 oct. 1805).

J'AI reçu par Lemarois ta lettre. J'ai vu avec peine que tu t'étais trop inquiétée. L'on m'a donné des détails qui m'ont prouvé toute la tendresse que tu

me portes; mais il faut plus de force et de confiance. J'avais d'ailleurs prévenu que je serais six jours sans t'écrire.

J'attends demain l'électeur. A midi je pars pour confirmer mon mouvement sur l'Inn. Ma santé est assez bonne. Il ne faut pas penser à passer le Rhin avant quinze ou vingt jours. Il faut être gaie, t'amuser, et espérer qu'avant la fin du mois nous nous verrons.

Je m'avance contre l'armée russe. Dans quelques jours j'aurai passé l'Inn.

Adieu, ma bonne amie; mille choses aimables à Hortense, à Eugène, et aux deux Napoléon.

Garde la corbeille quelque temps encore.

J'ai donné hier aux dames de cette

cour un concert. Le maître de chapelle est un homme de mérite.

J'ai chassé à une faisanderie de l'électeur : tu vois que je ne suis pas si fatigué. M. de Talleyrand est arrivé.

NAPOLÉON.



LETTRE XLVI.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Haag, le 11, à dix heures du soir, brumaire an XIV (3 nov. 1805).

Je suis en grande marche; le temps est très-froid, la terre couverte d'un pied de neige. Cela est un peu rude. Il ne manque heureusement pas de bois; nous

sommes ici toujours dans les forêts. Je me porte assez bien. Mes affaires vont d'une manière satisfaisante ; mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi.

Je desire avoir de tes nouvelles, et apprendre que tu es sans inquiétude.

Adieu, mon amie, je vais me coucher.

NAPOLÉON.



LETTRE XLVII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Mardi, 14 brumaire an XIV (5 nov. 1805).

Je suis à Lintz. Le temps est beau. Nous sommes à vingt-huit lieues de Vienne. Les Russes ne tiennent pas; ils sont en grande retraite. La maison d'Autriche est fort embarrassée; à Vienne, on évacue

tous les bagages de la cour. Il est probable que d'ici à cinq ou six jours il y aura du nouveau. Je désire bien te revoir. Ma santé est bonne.

Je t'embrasse.

NAPOLÉON.



LETTRE XLVIII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 24 brumaire, à neuf heures du soir, an XIV (15 nov. 1805).

Je suis à Vienne depuis deux jours, ma bonne amie, un peu fatigué. Je n'ai pas encore vu la ville de jour; je l'ai parcourue la nuit. Demain je reçois les no-

tables et les corps. Presque toutes mes troupes sont au-delà du Danube, à la poursuite des Russes.

Adieu, ma Joséphine; du moment que cela sera possible, je te ferai venir. Mille choses aimables pour toi.

NAPOLÉON.



LETTRE XLIX.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Vienne, 25 brumaire an XIV (16 nov. 1805).

J'ÉCRIS à M. d'Harville pour que tu partes, et que tu te rendes à Bade, de là à Stuttgard, et de là à Munich. Tu donneras, à Stuttgard, la corbeille à la prin-

cesse Paul. Il suffit qu'il y ait pour quinze à vingt mille francs ; le reste sera pour faire des présents, à Munich, aux filles de l'électrice de Bavière. Tout ce que tu as su par madame de Serent * est définitivement arrangé. Porte de quoi faire des présents aux dames et aux officiers qui seront de service près de toi. Sois honnête, mais reçois tous les hommages : l'on te doit tout, et tu ne dois rien que par honnêteté. L'électrice de Wurtemberg est fille du roi d'Angleterre, c'est une bonne femme, tu dois la bien traiter, mais cependant sans affectation.

Je serai bien aise de te voir, du moment que mes affaires me le permettront. Je

* La comtesse de Serent, dame du palais de l'impératrice.

pars pour mon avant-garde. Il fait un temps affreux, il neige beaucoup; du reste, toutes mes affaires vont bien.

Adieu, ma bonne amie.

NAPOLÉON.



LETTRE L.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

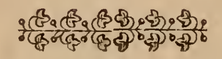
Austerlitz, 12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).

Je t'ai expédié Lebrun du champ de bataille. J'ai battu l'armée russe et autrichienne commandée par les deux empereurs. Je me suis un peu fatigué, j'ai bivouaqué huit jours en plein air, par des

nuits assez fraîches. Je couche ce soir dans le château du prince Kaunitz, où je vais dormir deux ou trois heures. L'armée russe est non-seulement battue, mais détruite.

Je t'embrasse.

NAPOLÉON.



LETTRE LI.

A l'Impératrice, à Munich.

Austerlitz, 14 frimaire an XIV (5 décembre 1805).

J'ai conclu une trève. Les Russes s'en vont. La bataille d'Austerlitz est la plus belle de toutes celles que j'ai données : 45 drapeaux, plus de 150 pièces de ca-

non, les étendards de la garde de Russie, 20 généraux, 30,000 prisonniers, plus de 20,000 tués; spectacle horrible!

L'empereur Alexandre est au désespoir, et s'en va en Russie. J'ai vu hier à mon bivouac l'empereur d'Allemagne; nous causâmes deux heures; nous sommes convenus de faire vite la paix.

Le temps n'est pas encore très-mauvais. Voilà enfin le repos rendu au continent; il faut espérer qu'il va l'être au monde : les Anglais ne sauraient nous faire front.

Je verrai avec bien du plaisir le moment qui me rapprochera de toi.

Il court un petit mal d'yeux qui dure deux jours; je n'en ai pas encore été atteint.

Adieu, ma bonne amie; je me porte assez bien, et suis fort desireux de t'embrasser.

NAPOLÉON.



LETTRE LII.

A l'Impératrice, à Munich.

Austerlitz, 16 frimaire an XIV (7 décembre 1805).

J'AI conclu un armistice; avant huit jours la paix sera faite. Je desire apprendre que tu es arrivée à Munich en bonne santé. Les Russes s'en vont, ils ont fait une perte immense. Plus de 20,000

morts et 30,000 pris : leur armée est réduite des trois quarts. Buxhowden, leur général en chef, est tué. J'ai 3,000 blessés et 7 à 800 morts.

J'ai un peu mal aux yeux ; c'est une maladie courante et très-peu de chose.

Adieu, mon amie ; je desire bien te revoir.

Je vais coucher ce soir à Vienne.

NAPOLÉON.



LETTRE LIII.

A l'Impératrice, à Munich.

Brunn, le 19 frimaire an XIV (10 décembre 1805).

Il y a fort long-temps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bade, de Stuttgard et de Munich font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang?

Je vais partir sous peu pour Vienne. L'on travaille à conclure la paix. Les Russes sont partis, et fuient loin d'ici ; ils s'en retournent en Russie, bien battus et fort humiliés.

Je desire bien me retrouver près de toi.

Adieu, mon amie.

Mon mal d'yeux est guéri.

NAPOLÉON.



LETTRE LIV.

A l'Impératrice, à Munich.

Le 28 frimaire an XIV (19 décembre 1805).

GRANDE impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgard, à Munich, sans nous écrire un mot. Ce n'est pas bien aimable ni bien tendre!

grande impératrice pas une lettre de
Vous depuis votre départ de Strasbourg
Vous avez passé à Bade à Stutgard à
Munich sans nous écrire un mot ce n'est
pas bien aimable ni bien tendre. J'étais
toujours à Brunn .. les Russes sont partis j'ai
une trêve dans peu de jours je verrai ce
que je deviendrai daignez du haut de
vos grandeurs vous occuper un peu de vos esclaves

28 frimaire

N

Je suis toujours à Brunn. Les Russes sont partis; j'ai une trève. Dans peu de jours je verrai ce que je deviendrai. Daignez du haut de vos grandeurs vous occuper un peu de vos esclaves.

NAPOLÉON.



LETTRE LV.

A l'Impératrice, à Munich.

Schonbrunn, le 29 frimaire an XIV (20 décembre 1805).

Je reçois ta lettre du 25. J'apprends avec peine que tu es souffrante; ce n'est pas là une bonne disposition pour faire cent lieues dans cette saison. Je ne sais ce que je ferai : je dépends des événe-

nents ; je n'ai pas de volonté ; j'attends tout de leur issue. Reste à Munich, amuse-toi ; cela n'est pas difficile, lorsqu'on a tant de personnes aimables, et dans un si beau pays. Je suis, moi, assez occupé. Dans quelques jours je serai décidé.

Adieu, mon amie ; mille choses aimables et tendres.

NAPOLÉON.



LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE DE PRUSSE ET DE RUSSIE.

1806.

LETTRE LVI.

A l'Impératrice, à Mayence.

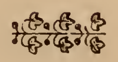
5 octobre 1806.

Il n'y a pas d'inconvénient que la princesse de Bade se rende à Mayence. Je ne sais pas pourquoi tu pleures; tu as tort de te faire du mal. Hortense est un peu pédante; elle aime à donner des conseils.

Elle m'a écrit, je lui réponds. Il faut qu'elle soit heureuse et gaie. Le courage et la gaîté, voilà la recette.

Adieu, mon amie; le grand-duc m'a parlé de toi, il t'a vue à Florence lors de la retraite.

NAPOLÉON.



LETTRE LVII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Bamberg, le 7 octobre 1806.

Je pars ce soir, mon amie, pour Cronach. Toute mon armée est en mouvement. Tout marche bien, ma santé est parfaite. Je n'ai encore reçu qu'une lettre de toi. J'en ai reçu d'Eugène et d'Hortense. Sté-

phanie * doit être chez toi. Son mari veut faire la guerre; il est avec moi.

Adieu, mille baisers et bonne santé.

NAPOLÉON.

* Stéphanie de Beauharnais, fille du comte de Beauharnais, adoptée par l'Empereur, et mariée au prince héréditaire de Bade.



LETTRE LVIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Géra, le 13, à deux heures du matin, 1806.

Je suis aujourd'hui à Géra, ma bonne amie; mes affaires vont fort bien, et tout comme je pouvais l'espérer. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour

le pauvre roi de Prusse, que je plains personnellement, parce qu'il est bon. La reine est à Erfurt avec le roi. Si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir. Je me porte à merveille; j'ai déja engraissé depuis mon départ; cependant je fais, de ma personne, vingt et vingt-cinq lieues par jour, à cheval, en voiture, de toutes les manières. Je me couche à huit heures, et suis levé à minuit; je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LIX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Iéna, le 15 octobre, à 3 heures du matin, 1806.

Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150,000 hommes; j'ai fait 20,000 prisonniers, pris 100 pièces de canon, et des drapeaux.

J'étais en présence, et près du roi de Prusse; j'ai manqué de le prendre, ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, et aime-moi.

Si Hortense est à Mayence, donne-lui un baiser, ainsi qu'à Napoléon et au petit.

NAPOLÉON.



LETTRE LX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Weimar, le 16 octobre, à 5 heures du soir, 1806.

M. Talleyrand t'aura montré le bulletin, ma bonne amie; tu y auras vu mes succès. Tout a été comme je l'avais calculé, et jamais une armée n'a été plus battue et plus entièrement perdue. Il me

reste à te dire que je me porte bien, et que la fatigue, le bivouac, les veilles m'ont engraissé.

Adieu, ma bonne amie; mille choses aimables à Hortense et au grand M. Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXI.

A l'Impératrice, à Mayence.

Wittemberg, le 23 octobre, à midi, 1806.

J'ai reçu plusieurs lettres de toi. Je ne t'écris qu'un mot : mes affaires vont bien. Je serai demain à Postdam, et le 25 à Berlin. Je me porte à merveille; la fatigue me réussit. Je suis bien aise de te savoir

avec Hortense et Stéphanie, en grande compagnie. Le temps a été beau jusqu'à présent.

Mille amitiés à Stéphanie, et à tout le monde, sans oublier M. Napoléon.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Postdam, le 24 octobre 1806.

Je suis à Postdam, ma bonne amie, depuis hier; j'y resterai aujourd'hui. Je continue à être satisfait des affaires. Ma

santé est bonne; le temps très-beau. Je trouve *Sans-Souci* très-agréable.

Adieu, mon amie. Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.

NAPOLÉON.



LETTRE LXIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

1er novembre, 2 heures du matin, 1806.

Talleyrand arrive et me dit, mon amie, que tu ne fais que pleurer. Que veux-tu donc? Tu as ta fille, tes petits-enfants, et de bonnes nouvelles; voilà bien des moyens d'être contente et heureuse.

Le temps est ici superbe; il n'a pas

encore tombé de toute la campagne une seule goutte d'eau. Je me porte fort bien, et tout va au mieux.

Adieu, mon amie; j'ai reçu une lettre de M. Napoléon; je ne crois pas qu'elle soit de lui, mais d'Hortense.

Mille choses à tout le monde.

NAPOLÉON.



LETTRE LXIV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Berlin, le 2 novembre 1806.

Je reçois ta lettre du 26 octobre. Nous avons ici un temps superbe. Tu verras par le bulletin que nous avons pris Stettin; c'est une place très-forte. Toutes mes affaires vont au mieux, et je suis fort sa-

tisfait. Il me manque le plaisir de te voir, mais j'espère que cela ne tardera pas.

Mille choses à Hortense, à Stéphanie et au petit Napoléon.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



tisfait. Il me manque le plaisir de te voir, mais j'espère que cela ne tardera pas.

Mille choses à Hortense, à Stéphanie et au petit Napoléon.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



[illegible]

LETTRE LXV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 6 novembre, à 9 heures du soir, 1806.

J'ai reçu ta lettre, où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes *; il

* L'Impératrice, dans la lettre dont il est ici question, avait témoigné à l'Empereur combien elle était affligée de voir la reine de Prusse traitée avec peu de ménagement dans les bulletins de la grande armée.

est vrai que je hais les femmes intrigantes au-delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, madame d'Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant, avec une profonde sensibilité, et naïvement : *Ah! c'est bien là son écriture!* Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'ame; elle me fit peine. Je lui dis : *Eh bien! madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire punir votre mari.* Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille : deux heures plus

tard, il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces; mais c'est que celles-là seules te ressemblent.

Adieu, mon amie, je me porte bien.

NAPOLÉON.



LETTRE LXVI.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 9 novembre 1806.

Ma bonne amie, je t'annonce de bonnes nouvelles, Magdebourg s'est rendu, et le 7 novembre, j'ai pris à Lubeck 20,000 hommes qui étaient échappés depuis huit jours. Ainsi, voilà toute l'armée prise; il

ne reste pas à la Prusse, au-delà de la Vistule, 20,000 hommes. Plusieurs de mes corps d'armée sont en Pologne. Je suis toujours à Berlin. Je me porte assez bien.

Adieu, mon amie; mille amitiés à Hortense, à Stéphanie et aux petits Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXVII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 16 novembre 1806.

Je reçois ta lettre du 11 novembre. Je vois avec satisfaction que mes sentiments te font plaisir. Tu as tort de penser qu'ils puissent être flattés; je t'ai parlé de toi comme je te vois. Je suis affligé de penser que tu t'ennuies à Mayence. Si le voyage

n'était pas si long, tu pourrais venir jusqu'ici, car il n'y a plus d'ennemi, ou il est au-delà de la Vistule, c'est-à-dire à plus de 120 lieues d'ici. J'attendrai ce que tu en penses. Je serai bien aise aussi de voir M. Napoléon.

Adieu, ma bonne amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

J'ai ici encore trop d'affaires pour que je puisse retourner à Paris.



LETTRE LXVIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 22 novembre, à 10 heures du soir, 1806.

Je reçois ta lettre. Je suis fâché de te voir triste; tu n'as cependant que des raisons d'être gaie. Tu as tort de montrer tant de bonté à des gens qui s'en montrent indignes. Madame L...... est une sotte, si bête que tu devrais la connaître, et ne lui

prêter aucune attention. Sois contente, heureuse de mon amitié, de tout ce que tu m'inspires. Je me déciderai dans quelques jours à t'appeler ici, ou à t'envoyer à Paris.

Adieu, mon amie; tu peux actuellement aller, si tu veux, à Darmstadt, à Francfort; cela te dissipera.

Mille choses à Hortense.

NAPOLÉON.



LETTRE LXIX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 26 novembre 1806.

Je suis à Custrin pour faire un tour et quelques reconnaissances; je verrai dans deux jours si tu dois venir. Tu peux te tenir prête. Je serai fort aise que la reine de Hollande soit du voyage. Il faut

que la grande-duchesse de Bade en écrive à son mari.

Il est deux heures du matin ; je viens de me lever ; c'est l'usage de la guerre.

Mille choses aimables à toi et à tout le monde.

NAPOLÉON.



LETTRE LXX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Meseritz, le 27, à 2 heures après minuit, 1806.

Je vais faire un tour en Pologne; c'est ici la première ville. Je serai ce soir à Posen, après quoi je t'appellerai à Berlin, afin que tu y arrives le même jour que moi. Ma santé est bonne, le temps un

peu mauvais ; il pleut depuis trois jours. Mes affaires vont bien. Les Russes fuient.

Adieu, mon amie; mille choses aimables à Hortense, Stéphanie et aux petits Napoléon.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXI.

A l'Impératrice, à Mayence.

—

Posen, le 29 à midi, 1806.

Je suis à Posen, capitale de la grande Pologne. Le froid commence; je me porte bien. Je vais faire une tournée en Po-

logne. Mes troupes sont aux portes de Varsovie.

Adieu, mon amie; mille choses aimables. Je t'embrasse de cœur.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Posen, le 2 décembre 1806.

C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz. J'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Je t'aime et te desire. Mes troupes sont à Varsovie. Il n'a pas encore fait froid. Toutes ces Polonaises sont Françaises; mais il n'y a qu'une

femme pour moi. La connaîtrais-tu? Je te ferais bien son portrait; mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnusses; cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à en dire. Ces nuits-ci sont longues, tout seul.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 3 décembre, à midi, 1806.

Je reçois ta lettre du 26 novembre, j'y vois deux choses : tu me dis que je ne lis pas tes lettres ; cela est mal pensé. Je te sais mauvais gré d'une si mauvaise opinion. Tu me dis que ce pourrait être par quelque rêve de la nuit, et tu ajoutes que tu n'es pas jalouse. Je me suis aperçu

dèpuis long-temps que les gens colères soutiennent toujours qu'ils ne sont pas colères, que ceux qui ont peur, disent souvent qu'ils n'ont pas peur; tu es donc convaincue de jalousie; j'en suis enchanté! Du reste, tu as tort; je ne pense à rien moins, et dans les déserts de la Pologne l'on songe peu aux belles.... J'ai eu hier un bal de la noblesse de la province; d'assez belles femmes, assez riches, assez mal mises, quoiqu'à la mode de Paris.

Adieu, mon amie; je me porte bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXIV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Posen, le 3 décembre, à 6 heures du soir.

Je reçois ta lettre du 27 novembre, où je vois que ta petite tête s'est montée. Je me suis souvenu de ce vers :

Desir de femme est un feu qui dévore.

Il faut cependant te calmer. Je t'ai écrit

que j'étais en Pologne, que, lorsque les quartiers d'hiver seraient assis, tu pourrais venir; il faut donc attendre quelques jours. Plus on est grand et moins on doit avoir de volonté; l'on dépend des événements et des circonstances. Tu peux aller à Francfort et à Darmstadt. J'espère sous peu de jours t'appeler; mais il faut que les événements le veuillent. La chaleur de ta lettre me fait voir que vous autres jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrières; ce que vous voulez, doit être; mais moi, je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître c'est la nature des choses.

Adieu, mon amie; porte-toi bien. La personne dont je t'ai voulu parler est

madame L........, dont tout le monde dit bien du mal : l'on m'assure qu'elle était plus Prussienne que Française. Je ne le crois pas ; mais je la crois une sotte qui ne dit que des bêtises.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 9 décembre 1806.

J'AI reçu ta lettre du 1er décembre, je vois avec plaisir que tu es plus gaie; que la reine de Hollande veut venir avec toi; il me tarde d'en donner l'ordre; mais il

faut encore attendre quelques jours. Mes affaires vont bien.

Adieu, mon amie ; je t'aime, et te veux voir heureuse.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXVI.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 10 décembre à 5 heures du soir, 1806.

Un officier m'apporte un tapis de ta part; il est un peu court et étroit; je ne t'en remercie pas moins. Je me porte assez bien. Le temps est fort variable. Mes af-

faires vont assez bien. Je t'aime et te desire beaucoup.

Adieu, mon amie; je t'écrirai de venir avec au moins autant de plaisir que tu viendras.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Un baiser à Hortense, à Stéphanie et à Napoléon.



LETTRE LXXVII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 12 décembre, à 7 heures du soir, 1806.

Je n'ai pas reçu de lettres de toi, mon amie; je sais cependant que tu te portes bien. Ma santé est bonne, le temps très-doux; la mauvaise saison n'est pas encore

commencée, mais les chemins sont mauvais dans un pays où il n'y a pas de chaussées. Hortense viendra donc avec Napoléon; j'en suis enchanté. Il me tarde bien de voir les choses pouvoir me mettre à même de te faire venir.

J'ai fait ma paix avec la Saxe. L'électeur est roi, et de la confédération.

Adieu, ma bien aimée Joséphine.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Un baiser à Hortense, à Napoléon et à Stéphanie.

Paër, le fameux musicien, sa femme, virtuose que tu as vue à Milan il y a douze ans, et Brizzi, sont ici; ils me donnent un peu de musique tous les soirs.

LETTRE LXXVIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 15 décembre, à 3 heures après midi, 1806.

Mon amie, je pars pour Varsovie. Dans une quinzaine de jours je serai de retour. J'espère qu'alors je pourrai t'appeler. Toutefois, si cela était long, je verrais avec plaisir que tu retournasses à Paris,

où tu es desirée. Tu sais bien que je dépends des événements. Toutes mes affaires vont très-bien. Ma santé est très-bonne, je me porte au mieux.

Adieu, mon amie. J'ai fait la paix avec la Saxe.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXIX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 20 décembre, à 3 heures après midi, 1806.

Je n'ai point reçu de tes nouvelles, mon amie. Je me porte bien. Je suis depuis deux jours à Varsovie. Mes affaires vont bien. Le temps est très-doux, et même un peu humide. Il n'a pas encore

gelé un peu fort; il fait le temps du mois d'octobre.

Adieu, ma bonne amie; j'aurais bien envie de te voir, mais j'espère dans cinq à six jours pouvoir te mander.

Mille choses aimables à la reine de Hollande et à ses petits Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Golimin, le 29 décembre, à 5 heures du matin, 1806.

Je ne t'écris qu'un mot, mon amie; je suis dans une mauvaise grange. J'ai battu les Russes, je leur ai pris 30 pièces de canon, leurs bagages, et fait 6,000 prison-

niers ; mais le temps est affreux ; il pleut, nous avons de la boue jusqu'aux genoux.

Dans deux jours je serai à Varsovie, d'où je t'écrirai.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXI.

A l'Impératrice, à Mayence.

Pultusk, le 31 décembre 1806.

J'ai bien ri en recevant tes dernières lettres. Tu te fais, des belles de la grande Pologne, une idée qu'elles ne méritent pas.

J'ai eu deux ou trois jours le plaisir d'entendre Paër et deux chanteuses qui m'ont fait de la très-bonne musique. J'ai reçu ta lettre dans une mauvaise grange, ayant de la boue, du vent, et de la paille pour tout lit. Je serai demain à Varsovie. Je crois que tout est fini pour cette année. L'armée va entrer en quartiers d'hiver. Je hausse les épaules de la bêtise de madame de L.......; tu devrais cependant te fâcher, et lui conseiller de n'être pas si sotte. Cela perce dans le public et indigne bien des gens.

Quant à moi, je méprise l'ingratitude comme le plus vilain défaut du cœur. Je sais qu'au lieu de te consoler, ils t'ont fait de la peine.

Adieu, mon amie; je me porte bien. Je

ne pense pas que tu doives aller à Cassel; cela n'est pas convenable. Tu peux aller à Darmstadt.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 3 janvier 1807.

J'ai reçu ta lettre, mon amie. Ta douleur me touche; mais il faut bien se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie; il faut donc que les événements me permettent de me rendre à Berlin, pour que je t'écrive d'y venir. Cependant

l'ennemi battu s'éloigne; mais j'ai bien des choses à régler ici. Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris, où tu es nécessaire. Renvoie ces dames qui ont leurs affaires; tu gagneras d'être débarrassée de gens qui ont dû bien te fatiguer.

Je me porte bien; il fait mauvais. Je t'aime de cœur.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 7 janvier 1807.

Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis; mais la saison froide, les chemins très-mauvais, peu sûrs, je ne puis donc consentir à t'exposer à tant de fatigues et de dangers. Rentre à Paris

pour y passer l'hiver. Va aux Tuileries; reçois, et fais la même vie que tu as l'habitude de mener quand j'y suis; c'est là ma volonté. Peut-être ne tarderai-je pas à t'y rejoindre; mais il est indispensable que tu renonces à faire trois cents lieues dans cette saison, à travers des pays ennemis, et sur les derrières de l'armée. Crois qu'il m'en coûte plus qu'à toi de retarder de quelques semaines le bonheur de te voir, mais ainsi l'ordonnent les événements et le bien des affaires.

Adieu, ma bonne amie; sois gaie, et montre du caractère.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXIV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 8 janvier 1807.

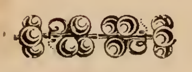
Ma bonne amie, je reçois ta lettre du 27 avec celles de M. Napoléon et d'Hortense, qui y étaient jointes. Je t'avais priée de rentrer à Paris. La saison est trop mauvaise, les chemins peu sûrs et détes-

tables; les espaces trop considérables pour que je permette que tu viennes jusqu'ici, où mes affaires me retiennent. Il te faudrait au moins un mois pour arriver. Tu y arriverais malade; il faudrait peut-être repartir alors; ce serait donc folie. Ton séjour à Mayence est trop triste; Paris te réclame; vas-y, c'est mon desir. Je suis plus contrarié que toi; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi; mais il faut obéir aux circonstances.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXV.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 11 janvier 1807.

J'ai reçu ta lettre du 27, où je vois que tu étais un peu inquiète sur les événements militaires. Tout est fini, comme je te l'ai mandé, à ma satisfaction; mes af-

faires vont bien. L'éloignement est trop considérable pour que je permette que, dans cette saison, tu viennes si loin. Je me porte fort bien, un peu ennuyé quelquefois de la longueur des nuits.

Je vois ici, jusqu'à cette heure, assez peu de monde.

Adieu, mon amie; je desire que tu sois gaie, et que tu donnes un peu de vie à la capitale. Je voudrais fort y être.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

J'espère que la reine est allée à la Haye avec M. Napoléon.

LETTRE LXXXVI.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 16 janvier 1807.

Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre du 5 janvier; tout ce que tu me dis de ta douleur me peine. Pourquoi des larmes, du chagrin? N'as-tu donc plus de courage? Je te verrai bientôt; ne doute ja-

mais de mes sentiments; et, si tu veux m'être plus chère encore, montre du caractère et de la force d'ame. Je suis humilié de penser que ma femme puisse se méfier de mes destinées.

Adieu, mon amie; je t'aime, je desire te voir, et veux te savoir contente et heureuse.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXVII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 18 janvier 1807.

Je crains que tu n'aies bien du chagrin de notre séparation qui doit encore se prolonger de quelques semaines, et de ton retour à Paris. J'exige que tu aies plus de force. L'on me dit que tu pleures

toujours : fi! que cela est laid. Ta lettre du 7 janvier me fait de la peine. Sois digne de moi, et prends plus de caractère. Fais à Paris la représentation convenable, et surtout sois contente.

Je me porte très-bien, et je t'aime beaucoup; mais, si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère : je n'aime pas les lâches; une impératrice doit avoir du cœur.

NAPOLÉON.



LETTRE LXXXVIII.

A l'Impératrice, à Mayence.

Varsovie, le 19 janvier.

Mon amie, je reçois ta lettre; j'ai ri de ta peur du feu. Je suis désespéré du ton de tes lettres, et de ce qui me revient;

je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète; je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse.

Napoléon.



LETTRE LXXXIX.

A l'Impératrice, à Mayence.

Le 23 janvier 1807.

Je reçois ta lettre du 15 janvier. Il est impossible que je permette à des femmes un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins peu sûrs et fangeux. Retourne à Paris, sois-y gaie, contente;

peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui ; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire ; pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames.

Adieu, mon amie ; crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir ; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse.

NAPOLÉON.



LETTRE XC.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 25 janvier 1807.

Je vois avec peine que tu es souffrante. J'espère que tu es à Paris; tu te remettras là. Je partage tes peines, et ne me plains pas. Mais je ne saurais vouloir te perdre en t'exposant à des fatigues et des dan-

gers qui ne sont ni de ton rang ni de ton sexe.

Je desire que tu ne reçoives jamais à Paris T....., c'est un mauvais sujet; tu m'affligerais de faire autrement.

Adieu, ma bonne amie; aime-moi et sois courageuse.

NAPOLÉON.



LETTRE XCI.

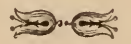
A l'Impératrice, à Paris.

Le 26, à midi, 1807.

Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre; je vois avec peine comme tu t'affliges. Le pont de Mayence ne rapproche ni n'éloigne les distances qui nous séparent. Rentre donc à Paris. Je serais fâché et

inquiet de te savoir si malheureuse et si isolée à Mayence. Tu comprends que je ne dois, que je ne puis consulter que le bien de mes affaires. Si je pouvais consulter mon cœur, je serais avec toi, ou toi avec moi; car tu serais bien injuste si tu doutais de mon amour et de tous mes sentiments.

NAPOLÉON.



LETTRE XCII.

A l'Impératrice, à Paris.

Wittemberg, le 1er février, à midi, 1807.

Ta lettre du 11, de Mayence, m'a fait rire.

Je suis aujourd'hui à quarante lieues

de Varsovie; le temps est froid, mais beau.

Adieu, mon amie; sois heureuse, aie du caractère.

NAPOLÉON.



LETTRE XCIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine; elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est pas généreux; il faut dire : Le bonheur des autres fait ma gloire : cela n'est pas conjugal; il faut dire : Le bonheur de mon

mari fait ma gloire : cela n'est pas maternel ; il faudrait dire : Le bonheur de mes enfants fait ma gloire ; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants, ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi ! Joséphine, votre cœur est excellent, et votre raison faible ; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien.

Voilà assez de querelle ; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant, mais de gaîté de cœur, et avec un peu de bonheur.

Adieu, mon amie ; je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes.

Napoléon.

LETTRE XCIV.

A l'Impératrice, à Paris.

Eylau, trois heures du matin, 9 février 1807.

Mon amie, il y a eu hier une grande bataille; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore,

3 h

mon amie il y a eu hier une grande bataille la victoire
m'est restée - mais j'ai perdu bien du monde la perte
de l'ennemi qui est plus considérable encore ne me console pas. enfin
je t'écris ces 2 lignes moi même quoique je sois bien fatigué
pour te dire que je suis bien portant et que je t'aime

3 heures du matin le 9 fevr   tout à toi   Nap

ne me console pas. Enfin, je t'écris ces deux lignes moi-même, quoique je sois bien fatigué, pour te dire que je suis bien portant, et que je t'aime.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE XCV.

A l'Impératrice, à Paris.

Eylau, le 9 février, à six heures du soir, 1807.

Je t'écris un mot, mon amie, afin que tu ne sois pas inquiète. L'ennemi a perdu la bataille, 40 pièces de canon, 10 drapeaux, 12,000 prisonniers; il a horriblement souffert. J'ai perdu du monde, 1600 tués, 3 à 4,000 blessés.

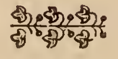
Ton cousin Tascher se porte bien; je l'ai appelé près de moi avec le titre d'officier d'ordonnance.

Corbineau a été tué d'un obus; je m'étais singulièrement attaché à cet officier, qui avait beaucoup de mérite; cela me fait de la peine. Ma garde à cheval s'est couverte de gloire. D'Allemagne est blessé dangereusement.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE XCVI.

A l'Impératrice, à Paris.

Eylau, le 11 février, à 3 heures du matin, 1807.

Je t'écris un mot, mon amie; tu dois avoir été bien inquiète. J'ai battu l'ennemi dans une mémorable journée, mais qui m'a coûté bien des braves. Le mauvais temps qu'il fait me porte à prendre mes cantonnements.

Ne te désole pas, je te prie; tout cela finira bientôt, et le bonheur de te voir me fera promptement oublier mes fatigues. Au reste, je n'ai jamais été si bien portant.

Le petit Tascher, du 4e de ligne, s'est bien comporté; il a eu une rude épreuve. Je l'ai appelé près de moi; je l'ai fait officier d'ordonnance; ainsi, voilà ses peines finies. Ce jeune homme m'intéresse.

Adieu, ma bonne amie; mille baisers.

NAPOLÉON.



LETTRE XCVII.

A l'Impératrice, à Paris.

Preussich-Eylau, le 12 février 1807.

Je t'envoie une lettre du général Darmagnac; c'est un fort bon soldat, qui commandait le 32e. Il m'est fort attaché.

Si cette madame de Richemont est riche, et que ce soit un bon parti, je verrai ce mariage avec plaisir. Fais-le connaître à l'un et à l'autre.

NAPOLÉON.



LETTRE XCVIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Eylau, le 14 février 1807.

Mon amie, je suis toujours à Eylau. Ce pays est couvert de morts et de blessés. Ce n'est pas la belle partie de la guerre; l'on souffre, et l'ame est oppressée de voir

tant de victimes. Je me porte bien. J'ai fait ce que je voulais, et j'ai repoussé l'ennemi, en faisant échouer ses projets.

Tu dois être inquiète, et cette pensée m'afflige. Toutefois, tranquillise-toi, mon amie, et sois gaie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Dis à Caroline et à Pauline que le grand-duc et le prince se portent très-bien.



LETTRE XCIX.

A l'Impératrice, à Paris.

Eylau, le 17, à 3 heures du matin, 1807.

Je reçois ta lettre, qui m'informe de ton arrivée à Paris. Je suis bien aise de t'y savoir. Je me porte bien.

La bataille d'Eylau a été très-sanglante,

et fort opiniâtre. Corbineau a été tué; c'était un fort brave homme; je m'étais fort affectionné à lui.

Adieu, mon amie; il fait ici chaud comme au mois d'avril; tout dégèle.

Je me porte bien.

NAPOLÉON.



LETTRE C.

A l'Impératrice, à Paris.

Landsberg, le 18 février, à 3 heures du matin, 1807.

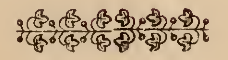
Je t'écris deux mots. Je me porte bien. Je suis en mouvement pour mettre mon armée en quartiers d'hiver.

Il pleut et dégèle comme au mois d'avril. Nous n'avons pas encore eu une journée froide.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CI.

A l'Impératrice, à Paris.

Liebstadt, le 20, à 2 heures du matin, 1807.

Je t'écris deux mots, mon amie, pour que tu ne sois pas inquiète. Ma santé est fort bonne, et mes affaires vont bien.

J'ai remis mon armée en cantonnements.

La saison est bizarre ; il gèle et il dégèle ; elle est humide et inconstante.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CII.

A l'Impératrice, à Paris.

Liebstadt, le 21, à 2 heures du matin, 1807.

Je reçois ta lettre du 4 février; j'y vois avec plaisir que ta santé est bonne. Paris achèvera de te rendre la gaîté et le repos, le retour à tes habitudes, la santé.

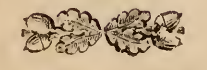
Je me porte à merveille. Le temps et

le pays sont mauvais. Mes affaires vont assez bien; il dégèle et gèle dans vingt-quatre heures : l'on ne peut voir un hiver aussi bizarre.

Adieu, mon amie; je t'aime, je pense à toi, et desire te savoir contente, gaie et heureuse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Liebstadt, le 21 février, à midi, 1807.

Je reçois ta lettre du 8, mon amie ; je vois avec plaisir que tu as été à l'Opéra, et que tu as le projet de recevoir toutes les semaines. Va quelquefois au spectacle, et toujours en grande loge. Je vois

aussi avec plaisir les fêtes qu'on te donne.

Je me porte très-bien. Le temps est toujours incertain; il gèle et dégèle.

J'ai remis mon armée en cantonnement pour la reposer.

Ne sois jamais triste, aime-moi, et crois à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.



LETTRE CIV.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 23, à 2 heures après midi.

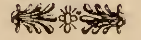
Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 10. Je vois avec peine que tu es un peu incommodée.

Je suis en campagne depuis un mois, par des temps affreux, parce qu'ils sont

inconstants, et varient du froid au chaud dans une semaine. Cependant, je me porte très-bien.

Cherche à passer ton temps agréablement; n'aie point de soucis, et ne doute jamais de l'amour que je te porte.

NAPOLÉON.



LETTRE CV.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 2 mars 1807.

Mon amie, il y a deux ou trois jours que je ne t'ai écrit ; je me le reproche ; je connais tes inquiétudes. Je me porte fort bien ; mes affaires sont bonnes. Je suis dans un mauvais village, où je passerai encore bien du temps : cela ne vaut

pas la grande ville. Je te le répète, je ne me suis jamais si bien porté; tu me trouveras fort engraissé.

Il fait ici un temps de printemps; la neige fond, les rivières dégèlent; cela me fait plaisir.

J'ai ordonné ce que tu desires pour Malmaison; sois gaie et heureuse, c'est ma volonté.

Adieu, mon amie; je t'embrasse de cœur.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CVI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 10 mars, à 4 heures après midi, 1807.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 25. Je vois avec plaisir que tu te portes bien, et que tu vas quelquefois te promener à Malmaison.

Ma santé est bonne, et mes affaires

vont bien. Le temps est un peu revenu au froid. Je vois que cet hiver a été partout fort variable.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, sois gaie, et ne doute jamais de mon amitié.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CVII.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 11 mars 1807.

Mon amie, je reçois ta lettre du 27; j'y vois avec peine que tu es malade; prends du courage. Ma santé est bonne; mes affaires vont bien. J'attends la belle

saison, qui ne doit pas tarder à venir. Je t'aime et te veux savoir contente et gaie.

L'on dira beaucoup de bêtises sur la bataille d'Eylau; le bulletin dit tout : les pertes y sont plutôt exagérées qu'amoindries.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CVIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 13, à 2 heures après midi, 1807.

J'APPRENDS, mon amie, que les mauvais propos que l'on tenait dans ton salon, à Mayence, se renouvellent; fais-les donc taire. Je te saurais fort mauvais gré si tu n'y portais pas remède. Tu te laisses af-

fliger par les propos de gens qui devraient te consoler. Je te recommande un peu de caractère, et de savoir mettre tout le monde à sa place.

Je me porte très-bien. Mes affaires ici sont bonnes. Nous nous repòsons un peu, et nous organisons nos vivres.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

NAPOLÉON.



LETTRE CIX.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 15 mars 1807.

Je reçois ta lettre du 1er mars, où je vois que tu as été fort émue de la catastrophe de la Minerve de l'Opéra. Je suis bien aise de te voir sortir et te distraire.

Ma santé est fort bonne. Mes affaires vont fort bien.

Ne prête aucune foi à tous les mauvais bruits que l'on pourrait faire courir. Ne doute jamais de mes sentiments, et sois sans aucune inquiétude.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CX.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 17 mars 1807.

Mon amie, il ne faut pas aller en petite loge aux petits spectacles; cela ne convient point à votre rang : vous ne devez aller qu'aux quatre grands théâtres,

et toujours en grande loge. Vivez comme vous le faisiez quand j'étais à Paris.

Ma santé est fort bonne. Le temps a pris au froid. Le thermomètre a été à huit degrés.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXI.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 17 mars, à 10 heures du soir, 1807.

J'ai reçu ta lettre du 5 mars, où je vois avec plaisir que tu te portes bien. Ma santé est parfaite. Le temps s'est cependant mis au froid depuis deux jours : le thermomètre a été cette nuit à 10 degrés;

mais le soleil nous a donné une très-belle journée.

Adieu, mon amie; mille choses aimables à tout le monde.

Parle-moi de la mort de ce pauvre Dupuis; fais dire à son frère que je veux lui faire du bien.

Mes affaires ici vont fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXII.

A l'Impératrice, à Paris.

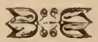
Le 25 mars 1807.

J'ai reçu ta lettre du 13 mars. Pour m'être agréable, il faut absolument en tout, vivre comme tu vivais lorsque j'étais à Paris. Alors tu ne sortais pas pour aller à des petits spectacles, ou autres lieux. Tu

dois toujours aller en grande loge. Pour la vie de chez toi : recevoir là, et avoir tes cercles réglés; voilà, mon amie, le seul moyen de mériter mon approbation. Les grandeurs ont leurs inconvénients : une impératrice ne peut pas aller où va une particulière.

Mille et mille amitiés. Ma santé est bonne. Mes affaires vont bien.

NAPOLÉON.



LETTRE CXIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 27, à 7 heures du soir, 1807.

Mon amie, ta lettre me fait de la peine. Tu ne dois pas mourir ; tu te portes bien ,

et tu ne peux avoir aucun sujet raisonnable de chagrin.

Je pense que tu dois aller au mois de mai à Saint-Cloud; mais il faut rester tout le mois d'avril à Paris.

Ma santé est bonne. Mes affaires vont bien.

Tu ne dois pas penser à voyager cet été; tout cela n'est pas possible; tu ne dois pas courir les auberges et les camps. Je desire, autant que toi, te voir, et même vivre tranquille.

Je sais faire autre chose que la guerre, mais le devoir passe avant tout. Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée.

Adieu, mon amie. Vois peu cette madame de P.......; c'est une femme de

mauvaise société ; cela est trop commun et trop vil.

NAPOLÉON.

J'ai eu lieu de me plaindre de monsieur T....., je l'ai envoyé dans sa terre, en Bourgogne ; je ne veux plus en entendre parler.



LETTRE CXIV.

A l'Impératrice, à Paris.

Osterode, le 1er avril 1807.

Je reçois ta lettre du 20, mon amie; je vois avec peine que tu sois malade. Je t'ai écrit de rester à Paris tout le mois d'avril, et d'aller à Saint-Cloud le 1er mai. A Malmaison, tu peux y aller passer les

dimanches et un jour ou deux. A Saint-Cloud, tu peux avoir tes cercles à l'ordinaire.

Ma santé est bonne. Il fait encore assez froid ici. Tout est tranquille.

J'ai nommé la petite princesse *Joséphine* *. Eugène doit être bien content.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

* La princesse Joséphine-Maximilienne-Auguste, née le 14 mars 1807, fille aînée du prince Eugène, mariée le 18 juin 1827 au prince Joseph-François-Oscar, prince royal de Suède.



LETTRE CXV.

A l'Impératrice, à Paris.

Finckenstein, le 2 avril 1807.

Mon amie, je t'écris un mot. Je viens de porter mon quartier-général dans un très-beau château, dans le genre de celui de Bessières, où j'ai beaucoup de chemi-

nées; ce qui m'est fort agréable, me levant souvent la nuit; j'aime à voir le feu.

Ma santé est parfaite. Le temps est beau, mais encore froid. Le thermomètre est de 4 à 5 degrés.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXVI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 6 avril, 3 heures après midi, 1807.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre, où je vois que tu as passé la semaine sainte à Malmaison, et que ta santé est meilleure. Je desire apprendre que tu es entièrement rétablie.

Je suis dans un beau château, où il y a des cheminées; ce qui est fort agréable. Il fait encore froid ici, tout est gelé.

Tu auras vu que j'ai de bonnes nouvelles de Constantinople.

Ma santé est bonne. Il n'y a rien ici de nouveau.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXVII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 10, à 6 heures du soir, 1807.

Mon amie, je me porte fort bien. Le printemps commence ici ; cependant rien n'est encore en végétation. Je desire que tu sois gaie et contente, et que tu ne doutes jamais de mes sentiments. Tout va bien ici.

Napoléon.

LETTRE CXVIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 24, à 7 heures du soir, 1807.

J'AI reçu ta lettre du 3 avril; j'y vois que tu te portes bien, et qu'il fait bien froid à Paris. Le temps est ici très-incertain; cependant je crois que le printemps

est enfin arrivé; déja toutes les eaux sont dégelées. Je me porte à merveille.

Adieu, mon amie. J'ai depuis long-temps ordonné pour Malmaison tout ce que tu desires.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXIX.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 18 avril 1807.

J'ai reçu ta lettre du 5 avril, j'y vois avec peine que tu as du chagrin de ce que je t'ai dit. Comme à l'ordinaire, sur-le-champ, ta petite tête créole se monte

et s'afflige. N'en parlons donc plus. Je me porte fort bien; le temps est cependant pluvieux. Savary est très-malade, devant Dantzick, d'une fièvre bilieuse; j'espère que cela ne sera rien.

Adieu, mon amie; mille choses aimables pour toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXX.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 24, à 7 heures du soir.

J'ai reçu ta lettre du 12, j'y vois que ta santé est bonne, et que tu as grand plaisir à aller à Malmaison.

Le temps est devenu beau; j'espère qu'il se soutiendra.

Rien de nouveau ici. Je me porte fort bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 2 mai, à 4 heures après midi, 1807.

Mon amie, je reçois ta lettre du 23; je vois avec plaisir que tu te portes bien, et que tu aimes toujours Malmaison. On dit que l'archi-chancelier est amoureux; cela est-il une plaisanterie, ou cela est-il

vrai? Cela m'a amusé, tu m'en aurais dit un mot!

Je me porte fort bien, et la saison devient belle. Le printemps se montre enfin, et les feuilles commencent à pousser.

Adieu, mon amie; mille choses aimables.

Tout à toi.

Napoléon.



LETTRE CXXII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 10 mai 1807.

Je reçois ta lettre. Je ne sais ce que tu me dis des dames en correspondance avec moi. Je n'aime que ma petite José-

phine, bonne, boudeuse et capricieuse, qui sait faire une querelle avec grâce, comme tout ce qu'elle fait; car elle est toujours aimable, hors cependant quand elle est jalouse : alors elle devient toute diablesse. Mais revenons à ces dames. Si je devais m'occuper de quelqu'une d'entre elles, je t'assure que je voudrais qu'elles fussent de jolis boutons de rose. Celles dont tu parles sont-elles dans ce cas?

Je desire que tu ne dînes jamais qu'avec des personnes qui ont dîné avec moi; que ta liste soit la même pour tes cercles; que tu n'admettes jamais à Malmaison, dans ton intimité, des ambassadeurs et des étrangers. Si tu faisais différemment, tu me déplairais; enfin ne te laisse pas trop circonvenir par des personnes

que je ne connais pas, et qui ne viendraient pas chez toi, si j'y étais.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 12 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 2 mai, où je vois que tu te disposes à aller à Saint-Cloud. J'ai vu avec peine la mauvaise conduite de madame ***. Ne pourrais-tu pas lui parler de régulariser sa vie, qui pourrait lui attirer bien des désagréments de la part de son mari?

Napoléon est guéri, à ce que l'on me mande; je conçois toute la peine que cela a dû faire à sa mère : mais la rougeole est une maladie à laquelle tout le monde est sujet. J'espère qu'il a été vacciné, et qu'il sera quitte au moins de la petite vérole.

Adieu, mon amie. Le temps est très-chaud, et la végétation commence; mais il faut encore quelques jours pour qu'il y ait de l'herbe.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXIV.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 14 mai 1807.

Je conçois tout le chagrin que doit te causer la mort de ce pauvre Napoléon *; tu peux comprendre la peine que j'é-

* Charles Napoléon, prince royal de Hollande, mort à La Haye, le 5 mai 1807.

prouve. Je voudrais être près de toi, pour que tu fusses modérée et sage dans ta douleur. Tu as eu le bonheur de ne jamais perdre d'enfants ; mais c'est une des conditions et des peines attachées à notre misère humaine. Que j'apprenne que tu as été raisonnable, et que tu te portes bien ! Voudrais-tu accroître ma peine ?

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXV.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 16 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 6 mai. J'y vois déja le mal que tu éprouves; et je crains que tu ne sois pas raisonnable, et que tu

ne t'affliges trop du malheur qui nous est arrivé.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXVI.

A l'Impératrice, à Lacken.

Le 20 mai * 1807.

Je reçois ta lettre du 10 mai. Je vois que tu es allée à Lacken. Je pense que tu pourrais rester là une quinzaine de jours; cela ferait plaisir aux Belges, et te servirait de distraction.

* On croit devoir joindre ici la lettre de l'Empereur, écrite le même jour, 20 mai, à sa belle-fille, à l'occasion

J'ai vu avec peine que tu n'étais point sage. La douleur a des bornes qu'il ne faut pas passer. Conserve-toi pour ton ami, et crois à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.

de la mort du jeune prince royal de Hollande, Charles Napoléon.

LETTRE DE L'EMPEREUR A LA REINE DE HOLLANDE.

Finkenstein, ce 20 mai 1807.

MA fille, tout ce qui me revient de La Haye m'apprend que vous n'êtes pas raisonnable : quelque légitime que soit votre douleur, elle doit avoir des bornes; n'altérez point votre santé; prenez des distractions, et sachez que la vie est semée de tant d'écueils, et peut être la source de tant de maux, que la mort n'est pas le plus grand de tous.

Votre affectionné père.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXVII.

A l'Impératrice, à Lacken.

Le 24 mai 1807.

Je reçois ta lettre de Lacken. Je vois avec peine que ta douleur est encore entière, et qu'Hortense n'est pas encore arrivée : elle n'est pas raisonnable, et ne

mérite pas qu'on l'aime, puisqu'elle n'aimait que ses enfants.

Tâche de te calmer, et ne me fais point de peine. A tout mal sans remède, il faut trouver des consolations.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXVIII.

A l'Impératrice, à Lacken.

Le 26 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 16. J'ai vu avec plaisir qu'Hortense était arrivée à Lacken. Je suis fâché de ce que tu me mandes, de l'espèce de stupeur où elle est encore. Il faut qu'elle ait plus de courage, et qu'elle

prenne sur elle. Je ne conçois pas pourquoi on veut qu'elle aille aux eaux; elle serait bien plus dissipée à Paris, et trouverait plus de consolations. Prends sur toi, sois gaie, et porte-toi bien. Ma santé est fort bonne.

Adieu, mon amie; je souffre bien de toutes tes peines; je suis contrarié de ne pas être près de toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXIX.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 2 juin 1807.

Mon amie, j'apprends ton arrivée à Malmaison. Je n'ai pas de lettres de toi; je suis fâché contre Hortense; elle ne m'écrit pas un mot. Tout ce que tu me dis

d'elle, me peine. Comment n'as-tu pas pu un peu la distraire? tu pleures! J'espère que tu prendras sur toi, afin que je ne te trouve pas toute triste.

Je suis à Dantzick depuis deux jours, le temps est fort beau, je me porte bien. Je pense plus à toi que tu ne penses à un absent.

Adieu, mon amie; mille choses aimables. Fais passer cette lettre à Hortense *.

NAPOLÉON.

* Nous plaçons ici cette lettre, ainsi qu'une autre en date du 16 juin, écrite également par l'Empereur à sa belle-fille la reine Hortense, toujours à l'occasion de la mort du jeune prince royal de Hollande.

2 juin.—Ma fille, vous ne m'avez pas écrit un mot, dans votre juste et grande douleur. Vous avez tout oublié, comme si vous n'aviez pas encore des pertes à faire. L'on dit que vous n'aimez plus rien, que vous êtes indifférente à tout; je m'en aperçois à votre silence. Cela n'est pas bien, Hor-

tense! ce n'est pas ce que vous nous promettiez. Votre fils était tout pour vous. Votre mère et moi ne sommes donc rien! Si j'avais été à Malmaison, j'aurais partagé votre peine; mais j'aurais aussi voulu que vous vous rendissiez à vos meilleurs amis. Adieu, ma fille; soyez gaie : il faut se résigner. Portez-vous bien, pour remplir tous vos devoirs. Ma femme est toute triste de votre état; ne lui faites plus de chagrin.

Votre affectionné père.

NAPOLÉON.

L'EMPEREUR NAPOLÉON A SA BELLE-FILLE LA REINE DE HOLLANDE.

Ce 16 juin 1807.

MA fille, j'ai reçu votre lettre datée d'Orléans; vos peines me touchent, mais je voudrais vous savoir plus de courage; vivre c'est souffrir, et l'honnête homme combat toujours pour rester maître de lui. Je n'aime pas à vous voir injuste envers le petit Napoléon Louis *, et envers tous vos amis. Votre mère et moi avions l'espoir d'être plus que nous ne sommes dans votre cœur. J'ai remporté une grande victoire le 14 juin **. Je me porte bien, et vous aime beaucoup.

Adieu, ma fille; je vous embrasse de cœur.

NAPOLÉON.

* Second fils de la reine.

** Celle de Friedland.

LETTRE CXXX.

A l'Impératrice à St-Cloud.

Le 3 juin 1807.

J'ai couché aujourd'hui à Marienbourg. J'ai quitté hier Dantzick. Ma santé est fort bonne. Toutes les lettres qui viennent de Saint-Cloud disent que tu pleures

toujours : ce n'est pas bien ; il faut se bien porter et être contente.

Hortense est toujours mal ; ce que tu m'en écris fait pitié.

Adieu, mon amie ; crois à tous les sentiments que je te porte.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXI.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

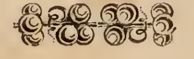
Le 6 juin 1807.

Je suis bien portant, mon amie. Ta lettre d'hier m'a fait de la peine. Il paraît que tu as toujours du chagrin, et que tu

n'es pas raisonnable. Le temps est très-beau.

Adieu, mon amie ; je t'aime, et desire te savoir gaie et contente.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXII.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Friedland, le 15 juin 1807.

Mon amie, je ne t'écris qu'un mot, car je suis bien fatigué; voilà bien des jours que je bivouaque. Mes enfants ont dignement célébré l'anniversaire de la bataille de Marengo.

La bataille de Friedland sera aussi célèbre et est aussi glorieuse pour mon peuple. Toute l'armée russe mise en déroute, 80 pièces de canon, 30,000 hommes pris ou tués; 25 généraux russes tués, blessés ou pris; la garde russe écrasée : c'est une digne sœur de Marengo, Austerlitz, Iéna. Le bulletin te dira le reste. Ma perte n'est pas considérable; j'ai manœuvré l'ennemi avec succès.

Sois sans inquiétude et contente.

Adieu, mon amie; je monte à cheval.

NAPOLÉON.

L'on peut donner cette nouvelle comme une notice, si elle est arrivée avant le bulletin. On peut aussi tirer le canon. Cambacérès fera la notice.

LETTRE CXXXIII.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 16 juin, 4 heures après midi, 1807.

Mon amie, je t'ai expédié hier Moustache * avec la nouvelle de la bataille de Friedland. Depuis, j'ai continué à poursuivre l'ennemi. Kœnigsberg, qui est une

* Courrier de l'Empereur.

ville de 80,000 ames, est en mon pouvoir. J'y ai trouvé bien des canons, beaucoup de magasins, et enfin plus de 60,000 fusils, venant d'Angleterre.

Adieu, mon amie; ma santé est parfaite, quoique je sois un peu enrhumé par la pluie et par le froid du bivouac. Sois contente et gaie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXIV.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Tilsitt, le 19 juin 1807.

J'ai expédié ce matin Tascher près de toi pour calmer toutes tes inquiétudes. Tout va ici au mieux. La bataille de Fried-

land a décidé de tout. L'ennemi est confondu, abattu, extrêmement affaibli.

Ma santé est bonne, et mon armée est superbe.

Adieu, mon amie; sois gaie et contente.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXV.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Tilsitt, le 22 juin 1807.

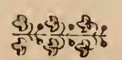
Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 10 juin. Je vois avec peine que tu sois aussi triste. Tu verras par le bulletin que j'ai conclu une suspension d'armes, et que l'on négocie la paix. Sois contente et gaie.

Je t'ai expédié Borghèse, et, douze heures après, Moustache ; ainsi, tu dois avoir reçu de bonne heure de mes lettres et des nouvelles de la belle journée de Friedland.

Je me porte à merveille, et desire te savoir heureuse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXVI.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 25 juin 1807.

Mon amie, je viens de voir l'empereur Alexandre; j'ai été fort content de lui: c'est un fort beau, bon et jeune empereur: il a de l'esprit plus que l'on ne pense

communément. Il vient loger en ville à Tilsitt demain.

Adieu, mon amie; je desire fort que tu te portes bien, et sois contente. Ma santé est fort bonne.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXVII.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 3 juillet 1807.

Mon amie, M. de Turenne te donnera tous les détails de tout ce qui se passe ici; tout va fort bien. Je crois t'avoir dit que

l'empereur de Russie porte ta santé avec beaucoup d'amabilité. Il dîne, ainsi que le roi de Prusse, tous les jours chez moi. Je desire que tu sois contente.

Adieu, mon amie; mille choses aimables.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXVIII.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 6 juillet 1807.

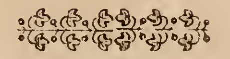
J'ai reçu ta lettre du 25 juin. J'ai vu avec peine que tu étais égoïste, et que les succès de mes armes seraient pour toi sans attraits.

La belle reine de Prusse doit venir dîner avec moi aujourd'hui.

Je me porte bien, et desire beaucoup te revoir, quand le destin l'aura marqué. Cependant, il est possible que cela ne tarde pas.

Adieu, mon amie; mille choses aimables.

NAPOLÉON.



LETTRE CXXXIX.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 7 juillet 1807.

Mon amie, la reine de Prusse a dîné hier avec moi. J'ai eu à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelques concessions à son mari ; mais j'ai été galant, et me suis tenu à ma po-

litique. Elle est fort aimable. J'irai te donner des détails qu'il me serait impossible de te donner sans être bien long. Quand tu liras cette lettre, la paix avec la Prusse et la Russie sera conclue, et Jérôme reconnu roi de Westphalie, avec trois millions de population. Ces nouvelles pour toi seule.

Adieu, mon amie; je t'aime, et veux te savoir contente et gaie.

Napoléon.



LETTRE CXL.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 18, à midi, 1807.

Mon amie, je suis arrivé hier à cinq heures du soir à Dresde, fort bien portant, quoique je sois resté cent heures en voiture, sans sortir. Je suis ici chez le

roi de Saxe, dont je suis fort content. Je suis donc rapproché de toi de plus de moitié du chemin.

Il se peut qu'une de ces belles nuits, je tombe à Saint-Cloud comme un jaloux; je t'en préviens.

Adieu, mon amie; j'aurai grand plaisir à te voir.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE VOYAGE QU'IL FIT EN ITALIE,
EN 1807.

LETTRE CXLI.

A l'Impératrice, à Paris.

Milan, le 25 novembre 1807.

Je suis ici, mon amie, depuis deux jours. Je suis bien aise de ne te pas avoir emmenée ; tu aurais horriblement souffert

au passage du Mont-Cenis, où une tourmente m'a retenu vingt-quatre heures.

J'ai trouvé Eugène bien portant; je suis fort content de lui. La princesse est malade; j'ai été la voir à Monza; elle a fait une fausse couche; elle va mieux.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CXLII.

A l'Impératrice, à Paris.

Venise, ce 30 novembre 1807.

Je reçois ta lettre du 22 novembre. Je suis à Venise depuis deux jours. Le temps est fort mauvais, ce qui ne m'a pas empêché de courir les lagunes pour voir les différents forts.

Je vois avec plaisir que tu t'amuses à Paris.

Le roi de Bavière, avec sa famille, ainsi que la princesse Élisa, sont ici.

Passé le 2 décembre *, que je ferai ici, je serai sur mon retour, et fort aise de te voir.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

* Anniversaire du couronnement.



LETTRE CXLIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Udine, le 11 décembre 1807.

J'AI reçu, mon amie, ta lettre du 3 décembre, où je vois que tu as été fort contente du Jardin des Plantes. Me voilà au terme le plus éloigné de mon voyage;

il est possible que je sois bientôt à Paris, où je serai fort aise de te revoir. Le temps n'a pas encore été froid ici, mais très-pluvieux. J'ai profité du dernier moment de la saison, car je suppose qu'à Noël l'hiver se fera enfin sentir.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

FIN DU TOME PREMIER.

